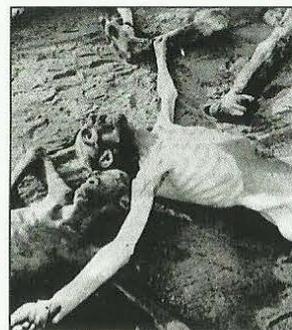
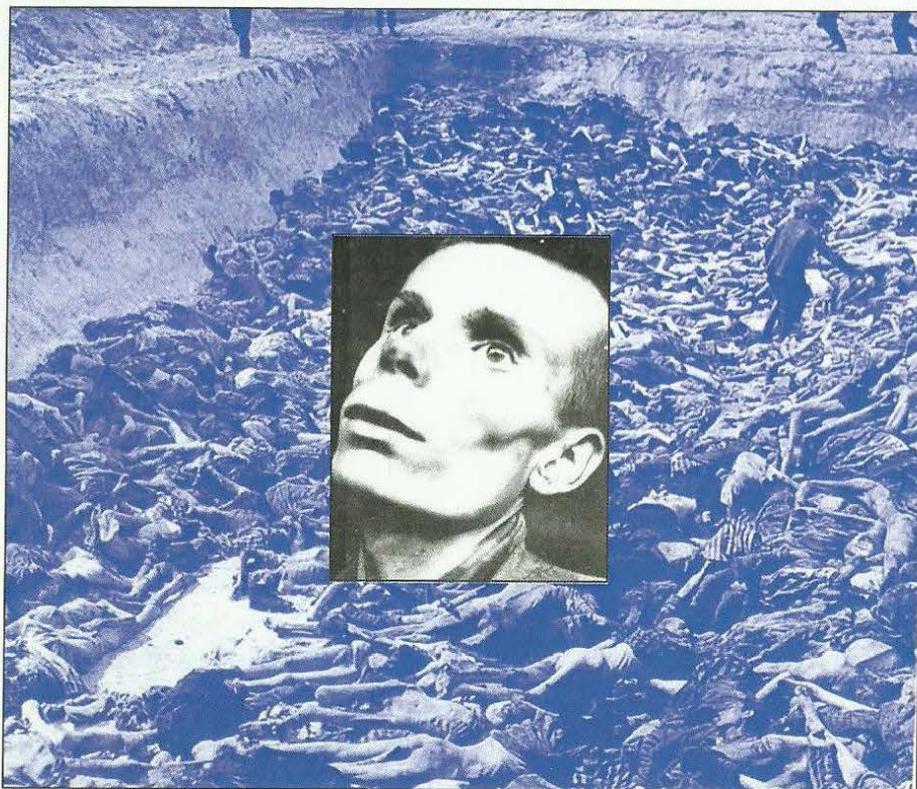


La vérité sur les camps allemands. N° 2

Vincent Reynouard

LA VÉRITÉ SUR LES CLICHÉS PRIS EN 1945 A LA LIBÉRATION DES CAMPS



D'après la thèse officielle, les photos prises en 1945 à la libération des camps reflètent ce qui se passait depuis toujours dans ces lieux sinistres. Elles viendraient donc « prouver » la thèse selon laquelle les camps étaient de gigantesques usines de mort où les détenus qui n'étaient pas immédiatement tués mourraient en quelques mois de faim, d'épuisement et du manque de soins...

Dans cette brochure, V. Reynouard démontre la fausseté de l'histoire officielle.

Se fondant sur des documents très peu connus, antérieurs et postérieurs à 1945, il décrit tout d'abord la lente agonie de l'Allemagne écrasée sous les kilotonnes de bombes à partir de 1943. Destructures massives, voies de communications coupées, flots de réfugiés, villes surpeuplées jusqu'à 400 %, crise aiguë du ravitaillement...

Avec bon sens, il explique que la situation dans les camps étaient étroitement liée avec celle du Reich en général.

Puis il s'intéresse plus particulièrement au cas de Bergen-Belsen (pilier de la propagande alliée). S'appuyant — comme aucun historien avant lui ne l'a fait — sur les comptes rendus du procès intenté après la guerre aux gardiens, il démontre que le commandant du camp a tout fait pour ravitailler et soigner les détenus en surnombre, mais que dans les dernières semaines, les bombardements alliés massifs et répétés empêchèrent toute action efficace.

Un travail capital pour contrer la propagande mensongère

Dans la même collection, lisez également :

Non à la contre-religion de l' « Holocauste »

Catalogue de nos brochures gratuit sur simple demande

Diffusion : Vision Historique Objective.

Adresse postale :

VHO

B.P. 256

B-1050 BRUXELLES 5

Éditions « Sans Concession », mars 2006, prix : 5,50 €

**L'ORIGINE RÉELLE DES CLICHÉS
PRIS EN 1945
À LA LIBÉRATION DES CAMPS**

par Vincent Reynouard

Table des matières

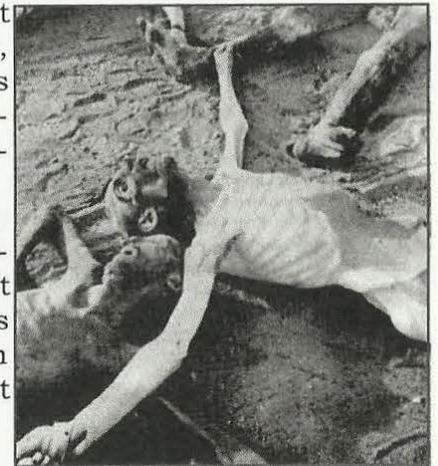
Première Partie	
La guerre aérienne des Alliés et l'effondrement du Reich	5
Deuxième partie	
La situation des camps dans les derniers mois.	
Le cas de Bergen-Belsen	45

Première partie

LA GUERRE AÉRIENNE DES ALLIÉS & L'EFFONDREMENT DU REICH

Des clichés de ce genre ont été diffusés dans le monde entier à partir d'avril 1945. Il sont censés prouver » que les camps de concentration allemands auraient été de gigantesques usines de mort où les détenus étaient soit gazés immédiatement, soit tués en quelques mois à force de mauvais traitements et de travail épuisant.

Ces clichés sont incontestablement vrais. Et ils sont nombreux. Mais démontrent-ils ce que l'on prétend ? Je répond non, et voici pourquoi.



J'ai démontré ailleurs qu'à partir de 1942, les camps de concentration allemands avaient été intégrés dans la machine de production du Reich. A cette époque, les Allemands avaient un urgent besoin de main-d'œuvre et ils faisaient face à une grave pénurie de bras. Ils auraient donc été stupides de gâcher le potentiel humain fourni par les déportés. Ils avaient au contraire tout intérêt à les traiter le mieux possible pour qu'ils puissent travailler longtemps et avec un rendement élevé (un moribond ne travaille plus...) (voy. V. Reynouard, « *Extermination par le travail* » dans *les camps allemands ? Un mythe de propagande* !).

Mais alors, pourquoi les Alliés ont-ils trouvé ces montagnes de cadavres émaciés en 1945 ? Pour le comprendre, une remise dans le contexte s'impose.

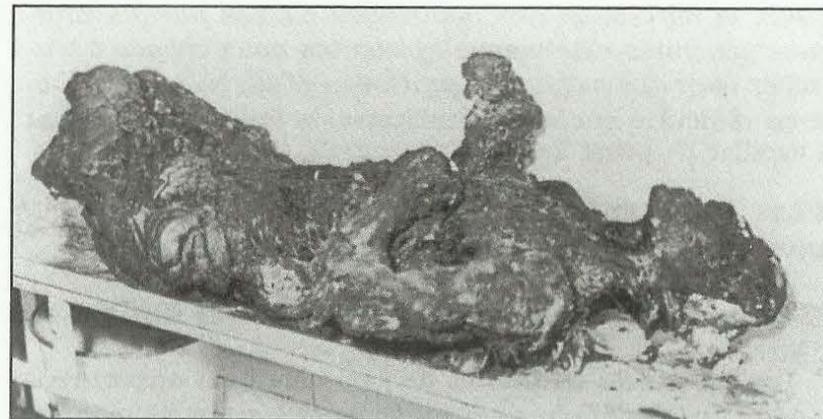
◆ LA GUERRE AÉRIENNE DES ALLIÉS

A partir 1942, les Anglo-américains, programmèrent des raids sur le Reich. Leur objectif était double : paralyser le pays en atteignant ses usines et ses voies de communication et démoraliser les populations.

Dès le premier semestre de 1942, les Gauleiter s'inquiétèrent de ces bombardements et des « *difficultés grandissantes qui en résultaient, surtout pour la population* »*. Mais les Alliés en étaient alors à leurs coups d'essai et les autorités ne s'émurent pas vraiment. « *Jusqu'en août 1943, écrit le général Walrimont, l'offensive aérienne contre l'Allemagne [ne fut] considérée au Grand Quartier Général que comme une affaire de routine* »**. Le 28 juillet 1943, toutefois, le bombardement

* TMI, XI, 606, témoignage de J. Riecke.

** Voy. Walter Walrimont, *5 ans au G.Q.G. de Hitler* (éd. Elsevier, Séquoia, 1975), p. 234.



Ci-dessus : Cadavre d'un civil carbonisé retrouvé après le bombardement de Hambourg en 1943.

Ci-contre : destruction des voies de communication par les Alliés.



de Hambourg avec ses 100 000 morts retentit comme un signal d'alarme. Visiblement, les Alliés étaient au point. Dans les semaines qui suivirent, des attaques de plus en plus violentes se produisirent qui n'épargnèrent ni les voies de communication, ni les villes, ni les centres industriels. Il en résultat une large désorganisation dans le travail. A Nuremberg, A. Speer rappela : « *à partir de*

1943, la réparation des dommages causés par les attaques aériennes extrêmement violentes nous obligea à travailler avec des moyens improvisés » (TMI, XVI, 454). Déjà en difficulté sur le plan militaire, le Reich commençait à vaciller de point de vue économique...

◆ **LES ALLEMANDS AUTORISENT LA CROIX-ROUGE À ENVOYER DES COLIS DANS LES CAMPS**

■ **Les premiers envois effectués malgré les difficultés**

Les premières difficultés de ravitaillement apparurent à cette époque et c'est pourquoi les autorités allemandes lâchèrent un peu de lest au sujet des camps. Elles permirent l'envoi par la Croix-Rouge de colis de vivres, « à condition qu'ils soient adressés directement et nominativement à des ressortissant de nationalités étrangères à l'Allemagne »*. Une autre condition était que la détention ne devait pas avoir été décidée « pour des raisons graves » (*Ibid.*, p. 53). L'ennui est que, dans le même temps, l'accès aux listes de déportés était refusé au CICR (*Ibid.*, p. 16), si bien que cette autorisation d'envoyer des colis « était illusoire » (*Id.*). Toutefois, des contacts divers pris avec des évadés des camps, des détenus employés à la Kommandantur, des commandants de camps, des employés subalternes etc. permirent de recueillir des « milliers de noms et d'adresses de détenus », si bien qu'un « Service des colis aux camps de concentration » (dit Service CCC) fut créé (*Ibid.*, p. 17).

* Voy. Documents sur l'activité du Comité international de la Croix-Rouge en faveur des civils détenus dans les camps de concentration en Allemagne (1939-1945) (édité par le Comité international de la Croix-Rouge, Genève, 1947), p. 16.

■ **La majorité des colis parviennent à leur destinataire**

Très rapidement, les premiers envois eurent lieu. Arrivèrent-ils à leurs destinataires ? Le CICR répond :

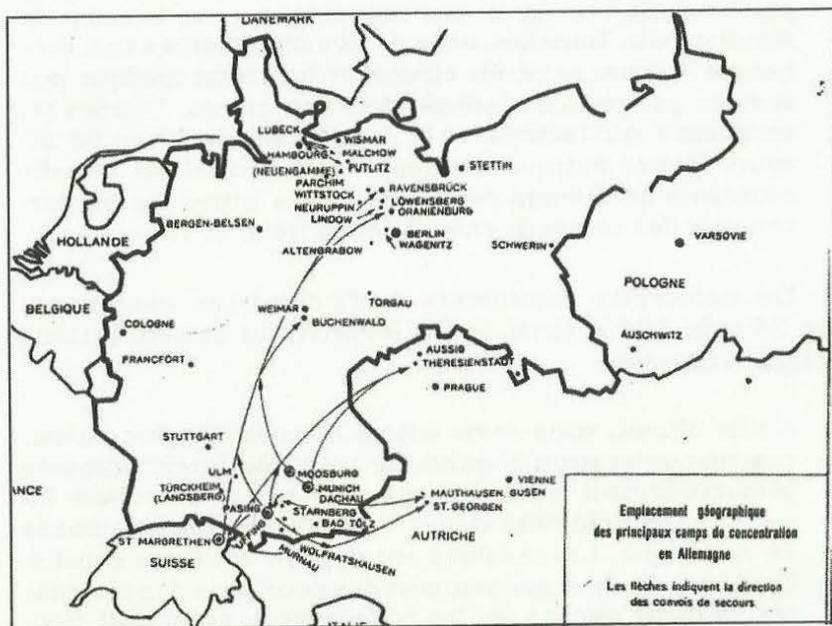
L'absence de tout contrôle exercé par les délégués du Comité international sur leur distribution impliquait un risque que le Comité n'hésita pas à courir. A vrai dire, si des abus ont été commis, si des colis furent confisqués, le Comité international en eut rapidement connaissance et suspendit immédiatement les envois dans les camps où ces faits se produisaient ; ce fut le cas, notamment, pour le camp de Mauthausen. Toutefois, dans de nombreux autres cas, l'action de secours se révéla efficace et fut même quelque peu facilitée par certains commandants de camps. D'utiles témoignages sur l'arrivée et la distribution des colis de secours étaient fournis au Comité international par des déclarations de détenus évadés et par des lettres qui lui parvenaient des camps de concentration [*Ibid.*, p. 19].

De nombreux documents confirment ces assertions. Le 24 août 1943, ainsi, le CICR écrivit au Consul britannique à Genève :

A titre d'essai, nous avons envoyé 50 colis d'origine suisse, chacun contenant une quittance ; ces colis furent adressés personnellement à 50 détenus dont nous possédions les noms, dans différents camps de concentration et prisons en Allemagne. Les résultats ont dépassé tous nos espoirs. En moins de six semaines, plus des deux tiers des quittances, dûment signées par les bénéficiaires, nous sont revenues. Ce résultat est d'autant plus frappant que, vu les mutations constantes dans les camps, on pouvait s'attendre à ce qu'un certain pourcentage des bénéficiaires ne puisse être atteint [*Ibid.*, pp. 53-54].

Début 1944, le CICR informa des personnalités françaises :

Dans le courant de 1943, le Comité international de la Croix-Rouge a pu créer un Service de colis individuels pour les camps de concentration et a expédié un certain nombre de colis de vivres à des prisonniers administratifs en Allemagne et dans les pays occupés. Les accusés de réception qui sont venus en retour prouvent que ces colis ont atteint en grande partie leurs destinataires [*Ibid.*, p. 58].

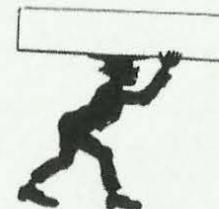


Carte publiée dans *Documents sur...* (p. 88).

On notera (et c'est important pour la suite) que Bergen-Belsen ne put être secouru...

■ 9 000 colis envoyés quotidiennement

Grâce au ravitaillement trouvé en Roumanie, en Hongrie et en Slovaquie (conserves de viande, biscuits, marmelade, sucre etc.), « jusqu'à 9 000 colis par jour » purent être confectionnés [*Ibid.*, p. 18] et envoyés. Parmi les bénéficiaires, mentionnons le ghetto de Theresienstadt qui reçut « 51 caisses de médicaments et de fortifiants » [*Ibid.*, p. 62]. De son côté, le camp de Dachau reçut des marchandises qui avaient été récupérées dans un vapeur récemment coulé en eaux peu profondes (le *Cristina*) [*Ibid.*, p. 65]. A Sachsenhausen, les colis arrivés la veille de Noël « furent reçus avec enthousiasme et par des cris de joie » [*Ibid.*, p. 76]. Dans un rapport rédigé peu après une inspection au camp d'Auschwitz, un fonctionnaire du CICR écrit :



La distribution des envois faits par le Comité nous paraît certaine. Nous n'en avons pas la preuve, mais notre impression est que le Commandant dit vrai quand il affirme que ces distributions se font régulièrement et que tout vol est puni sévèrement... [*Ibid.*, p. 91].

A supposer que les camps aient été des usines de mort lente par la faim, le manque de soins etc., on ne voit pas pourquoi, à partir de 1943, les autorités allemandes auraient permis tous ces envois du CICR. En revanche, lorsqu'on sait que les déportés travaillaient pour l'Allemagne et qu'il fallait donc les maintenir dans le meilleur état de santé possible, le bon accueil réservé à l'action du CICR s'explique parfaitement.



Ce qui restait des usines Dunlop de Montluçon après un raid de la RAF en septembre 1943. Dans les mois qui suivirent, de tels bombardements se multiplièrent.

◆ LA GUERRE AÉRIENNE DES ALLIÉS S'INTENSIFIENT. LE REICH S'EFFONDRE ÉCONOMIQUEMENT

■ *La production paralysée en France*

Dans les mois qui suivirent, la guerre aérienne des alliés s'intensifia, avec des répercussions sensibles sur la production et les transports. A Nuremberg, A. Speer rappela :

Le début de l'invasion fut préparé par des violentes attaques aériennes sur le système ferroviaire des territoires occupés de l'Ouest. Cela eut pour conséquence que, dès les mois de mai et juin 1944, la production en France était paralysée [TMI, XVI, 487].

■ *Mai 1944 : le Reich reçoit un coup fatal*

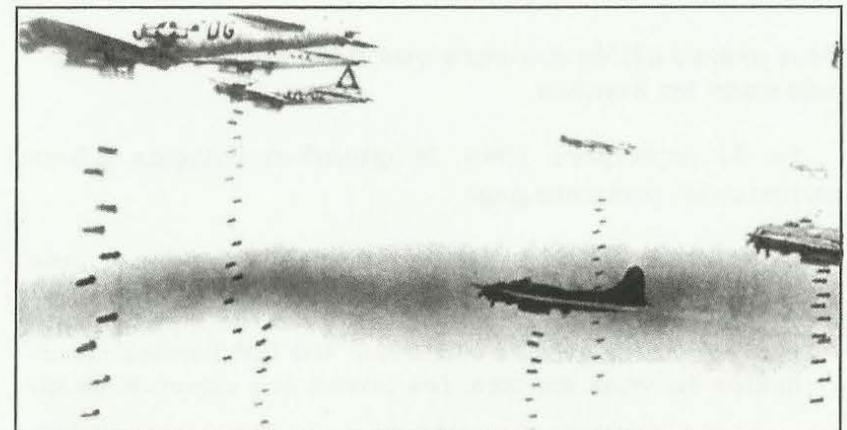
L'accusé précisa qu'à la même époque, un coup fatal fut porté au Reich :

[...] à partir du 12 mai 1944 nos fabriques de carburant subirent des attaques concentrées de la part des avions ennemis. Cela amena une catastrophe : 90 % de notre production de carburant était perdue [Ibid., p. 504].

Et de conclure :

Le succès de ces attaques signifiait que la guerre était perdue pour nous du point de vue de la production car les nouveaux avions et les nouveaux chars ne nous servaient à rien sans carburant [Id.].

Des avions américains bombardent l'Allemagne



Le 30 juin 1944, A. Speer rédigea à l'intention d'Hitler un mémoire dans lequel il prévenait :

Mais à partir du mois de septembre de cette année, il deviendra impossible de fournir les quantités nécessaires à la satisfaction des besoins les plus urgents de la Wehrmacht, c'est-à-dire qu'à partir de ce moment, il se produira un fossé que nous ne pourrons plus combler et qui aura nécessairement des conséquences tragiques [*Ibid.*, p. 505].

■ Les voies de communication sévèrement touchées

Les attaques aériennes étaient si destructrices que le 31 juillet 1944, face à Hitler qui parlait d'employer l'organisation Todt à la construction d'une nouvelle ligne de défense, le général Jodl répondit :

La grande masse de l'organisation Todt, pour autant qu'elle ne travaille pas à la construction de positions avancées à la 19^{ème} et à la 1^{ère} armée, est maintenant occupée à la remise en état d'ensemble des voies ferrées et des routes [Voy. Hitler parle à ses généraux. Comptes rendus sténographiques des rapports journaliers du QG du Führer. 1942-1945 (éd. Albin Michel, 1964), p. 243.].

■ La presse alliée annonce que l'Allemagne est écrasée sous les bombes

Le 21 septembre 1944, le quotidien français *Libres* annonça en première page :

La Royal Air Force et l'aviation américaine attaquent sans répit les villes allemandes. Berlin a subi la nuit dernière un violent bombardement ; la veille, des escadrilles de bombardiers lourds avaient sur Brême 400 000 bombes incendiaires en vingt minutes. Les pilotes des appareils de re-



connaissance qui ont survolé la ville affirment que les incendies qui y faisaient rage étaient d'une telle violence qu'ils semblaient ne pouvoir être maîtrisés*.

En deuxième page, un Français que la Croix-Rouge avait rapatrié et qui avait ainsi traversé le Reich racontait :

On imagine le voyage de ce train à travers l'Allemagne. Il dura cinq jours. Parmi les villes traversées, Wuppertal, Düsseldorf, Hagen étaient littéralement rasées par les bombes. Wuppertal, en particulier, ravagée par des incendies, ne dressait plus vers le ciel que des moignons de maisons calcinées [*Ibid.*, p. 2].

Quatre jours plus tard, ce même quotidien titrait en première page : « Dislocation matérielle et morale du Reich ». Le sous-titre était : « 8 500 000 tués, 9 500 000 blessés, 18 000 000 de sans abris et 21 000 000 de malades ». Dans le corps du texte, on lisait que, d'après des informations suisses :

Tout le monde [en Allemagne] est convaincu que la guerre est perdue et on s'attend à des événements sensationnels. L'Allemagne compterait aujourd'hui 8 millions 500 000 morts, 18 millions de



* Voy. *Libres*, 21 septembre 1944, p. 1.



Enfant allemand qui ont péri asphyxiés dans un bombardement allié.

sans-abri, 13 millions de maisons détruites, 9 500 000 blessés et 21 millions de malades des suites de la sous-alimentation. Ces chiffres ont leur éloquence !

Des nouvelles et sévères restrictions alimentaires rendent plus malaisée la vie, et déjà on en annonce d'autres. Dans un mois la ration de pain sera réduite à 200 grammes par jour.

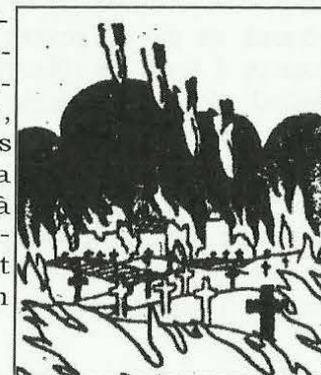
■ **Chute de la production d'armement**

A partir de septembre 1944, la production des munitions baissa. Une mois plus tard, ce fut au tour des avions*. En novembre 1944, les bombardements éliminèrent (quasi) complètement la région de la Ruhr « *qui constituait pour l'Allemagne le centre le plus important d'approvisionnement en matières premières* » (*Ibid.*,

* « *Le maximum de production de toute la guerre fut atteint en août 1944 pour les munitions, en septembre 1944 pour les avions [...]* » (déclaration d'A. Speer à Nuremberg ; *TMI*, XVI, 504).

p. 511). Deux mois plus tard, l'offensive soviétique enleva au Reich le bassin houiller de Haute-Silésie, ce qui priva l'Allemagne « *de la plus grande partie de [son] approvisionnement en charbon* » (*Id.*). A Nuremberg, A. Speer commenta ainsi l'événement :

On pouvait [...] prévoir avec précision l'époque jusqu'à laquelle l'économie tiendrait. Nous avons atteint une situation dans laquelle, même si les opérations militaires de l'adversaires étaient arrêtées, la guerre était perdue pour nous à bref délai, puisque le Reich manquait de charbon à l'intérieur et devait nécessairement subir un effondrement économique [*Id.*].



Le Reich entrait en agonie...

■ **Dans les camps, on connaissait la vérité**

Cette réalité était si criante qu'on ne pouvait plus la cacher. Même dans les camps, les internés la connaissaient. Un ancien déporté à Buchenwald écrit :

Trois fois, depuis juin 1944, de grands vents d'enthousiasme et d'espoir avaient soulevé le camp, suivis de nouvelles périodes de pénible attente.

Les information qui parvenaient d'Allemagne, montraient un pays épuisé, aux prises avec les plus grandes difficultés*.

* Voy. J. Fonteyne, *Buchenwald. Choses vues* (Éditions de la Nouvelle Revue Belgique, [1945]), p. 45

■ *Un Reich moribond*

Le 4 novembre 1944, en première page, le quotidien français *Libres* cita avec satisfaction le *Munchner Neueste Nachrichten* laissant entrevoir la situation terrible dans le Reich. Le journaliste allemand demandait en effet aux femmes de se regrouper pour l'hiver afin d'avoir chaud et de se prêter leurs chaussures et leurs vêtements à tour de rôle pour sortir. « *Il va falloir, poursuivait-il, faire la cuisine sans gaz, sans électricité, sans fourneaux. Heureux ceux qui ont un toit sur la tête et des carreaux aux fenêtres* ». Le quotidien français commentait avec une pointe d'ironie : « *On imagine mal ce que sont les conditions de vie dans des villes comme Cologne ou Dusseldorf qui reçoivent 9 000 tonnes de bombes en deux ou trois raids d'avions* »*.

◆ 1945 : LES ALLIÉS ÉCRASENT LE REICH MORIBOND

■ *Le Reich sans défense face aux bombardiers anglo-américains*

Mais les Alliés ne cessèrent ni les opérations militaires, ni leur guerre aérienne. Bien au contraire, ils intensifièrent cette dernière alors que l'ennemi — à genoux — était sans défense. Le 5 décembre 1944, *Libres* titra en première page : « *Offensive on stop des Alliés sur le Reich annonce la presse anglaise : 5 000 bombardiers vont pilonner l'Allemagne 24 heures par jour* ». Le journaliste précisait :

Dès que les circonstances atmosphériques créeront le climat favorable à de telles opérations, 5 000 bombardiers

* *Voy. Libre*, 4 nov. 1944, p. 1.

alliés seront lancés, chaque jour, à l'attaque contre les centres vitaux du Reich [*Voy. Libres*, 5 décembre 1944, p. 1].

Dans ses « derniers carnets », qui couvrent la période allant de la fin février au 10 avril 1945, Joseph Goebbels parle très souvent de ces bombardements contre lesquels il n'était plus possible d'agir*. En voici quelques extraits :

[1^{er} mars 1945] Une nouvelle fois, une série d'attaques aériennes extrêmement violentes a secoué toute la journée la partie occidentale du pays. A peine s'il est encore possible de les enregistrer une par une. Face à cette fureur de la guerre aérienne menée par l'ennemi, nous sommes absolument sans défense [p. 29].



[2 mars] La guerre aérienne continue ses orgies les plus folles, et nous sommes absolument sans défense à cet égard. Le Reich se transforme progressivement en un désert total [p. 36].

Josef Goebbels (1897-1945). Dans ses carnets, il décrit au jour-le-jour l'agonie du III^e Reich, écrasé sous les bombes.

[3 mars] la guerre aérienne continue d'être le grand aspect douloureux de la situation actuelle. Les Anglo-américains ont de nouveau attaqué très violemment l'ouest et le sud-ouest du pays en causant des dégâts qu'il n'est même plus possible d'évaluer dans le détail. La situation devient de jour en jour

* Pour toutes les citations qui suivent, voy. *J. Goebbels, Derniers carnets. Journal 28 février-10 avril 1945* (éd. Flammarion, 1977).

moins supportable, et nous n'avons aucune possibilité de nous défendre contre ce qui nous arrive [p. 43].

[5 mars] [...] durant ces dernières vingt-quatre heures, le territoire allemand a encore été le théâtre d'attaques aériennes très violentes. On n'est même plus en mesure de les enregistrer une par une. Les Américains survolent l'espace aérien allemand pratiquement sans rencontrer de résistance ; ils détruisent nos villes les unes après les autres, et ils font des ravages dans notre potentiel d'armement, qui ne seront certainement plus réparables [pp. 60-1].

[6 mars] Terreur aérienne sans fin ! Impossible d'enregistrer une par une les conséquences des bombardements. L'éternelle question, qu'on ne cesse de répéter, reste toujours la même : où sont donc nos chasseurs ? [p. 73]



[8 mars] Nous sommes bombardés nuit et jour sans interruption et enregistrons des ravages extrêmement lourds dans notre potentiel d'habitation et de matériel. Nous n'avons rien de valable à opposer à l'armada aérienne de l'ennemi. La nuit dernière, ce fut le tour de Sassnitz. [...] là bas, la situation est presque désespérée. Il faut que nous mobilisions les secours du Reich pour aider la ville à parer au moins au plus urgent [p. 94].

[11 mars] La guerre aérienne continue à faire gare sur le territoire du Reich. Les rapports à ce sujet sont presque monotones, mais ils contiennent tant de souffrances et de misère qu'on n'ose même pas penser aux détails [p. 123]

[13 mars] Les derniers raids de Mosquitos sur Berlin ont été de plus en plus importants. Nous avons surtout à nous

plaindre de ravages considérables dans nos transports. Les Anglais viennent de bombarder tous les soirs, pendant 21 jours de suite. Il n'existe pratiquement aucun moyen de défense contre eux [p. 144].

[21 mars] Nous enregistrons de nouveau une invraisemblable série de bombardements aériens sur le territoire du Reich au cours des ces dernières vingt-quatre heures. On ne peut même plus en établir la liste détaillée [p. 215].

[25 mars] Je reçois une nouvelle affreuse de Hildesheim : cette jolie ville ancienne est rayée de la carte. On ne voit pas la fin de la guerre aérienne. Nos nouveaux chasseurs arrivent trop tard, et il y en a d'ailleurs si peu que les succès qu'ils remportent ne valent même pas la peine d'être mentionnés [p. 256].

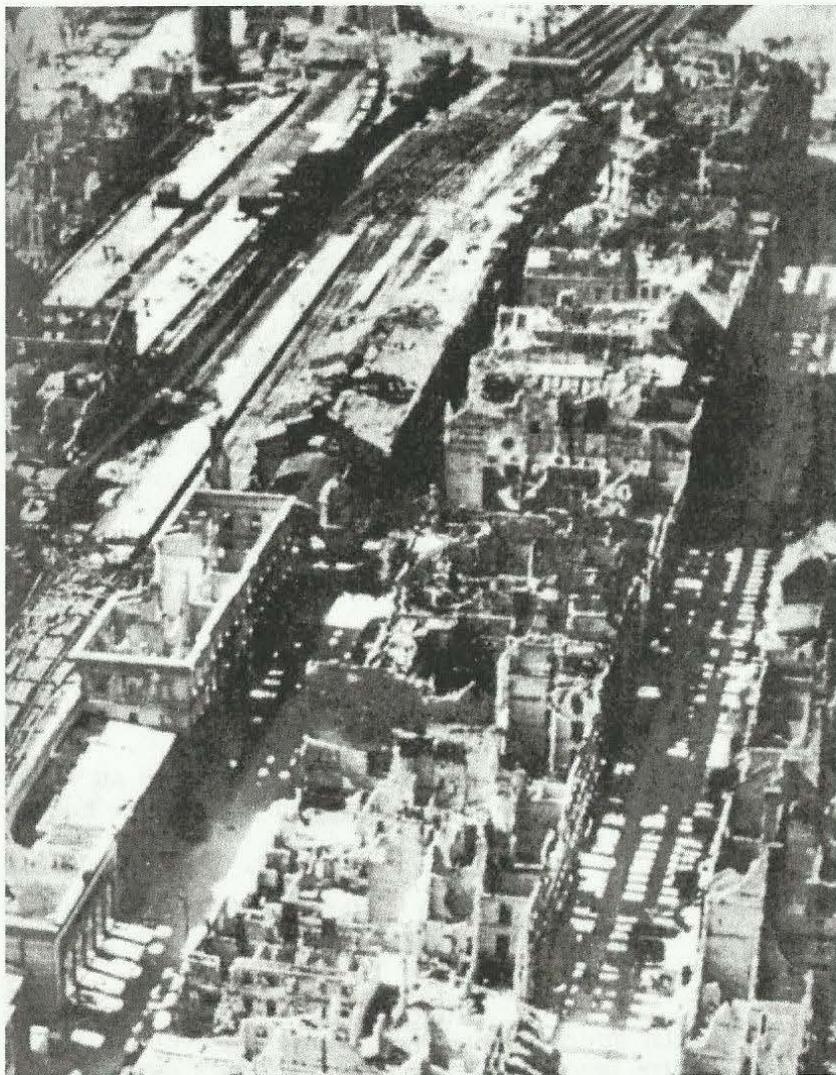
■ *Les villes allemandes rasées les unes après les autres*

Le 8 mars, J. Goebbels traversa Berlin. Dans son journal, il rapporte :

La traversée de Berlin me bouleverse. Je revois au bout d'un certain temps la capitale du Reich transformée en un champ de ruines [p. 95].

Chaque jour apportait ses nouveaux rapports concernant des villes partiellement ou complètement rasées. On lit par exemple :

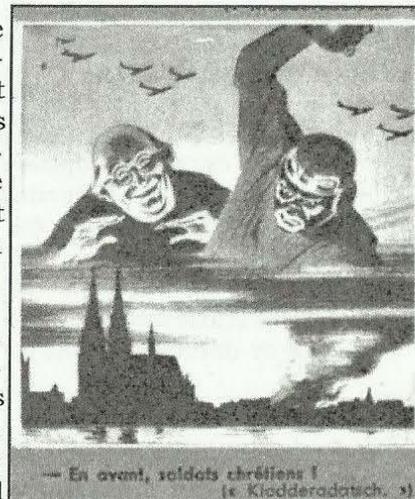
[9 mars] La guerre aérienne a de nouveau, ces dernières vingt-quatre heures, fait des ravages affreux sur le territoire du Reich allemand. Cette fois, c'était le tour de Magdeburg et de Dessau. A Dessau, des incendies ont éclaté sur de vastes surfaces, ce qui a détruit la presque totalité



Ce qui restait d'un quartier d'une ville allemande après un bombardement.

de la ville. Encore une ville allemande en majeure partie rasée. A cela s'ajoutent des nouvelles venant des villes récemment bombardées, et en particulier de Schemnitz, qui vous font dresser les cheveux sur la tête [pp. 103-104].

[10 mars] Dans la guerre aérienne, la série des graves bombardements de nos grandes villes se poursuit. Cette fois, c'est le tour de Kassel, Hambourg et Bad Hombourg. Si les Américains attaquent Bad Hombourg, c'est dans la seule intention de semer la terreur. La ville a été en grande partie anéantie [p. 116].



— En avant, soldats chrétiens !
(« Klodderadatsch. »)

[14 mars] La guerre aérienne continue à être épouvantable. Cette fois ci, c'est le tour de Dortmund et surtout de Swinemünde. A Swinemünde, les bombes ennemis ont frappé une masse d'évacués. Un grand nombre de bateaux à vapeur ont coulé dans le port de Sweinemünde, parmi lesquels un bâtiment chargé de 2 000 réfugiés. C'est une sorte de catastrophe de masse qui s'est déroulée là. A cela s'ajoutent les rapports en provenance d'Essen, Dessau, et Schemnitz. Chacune de ces villes est transformée en un champ de ruines [p. 151].

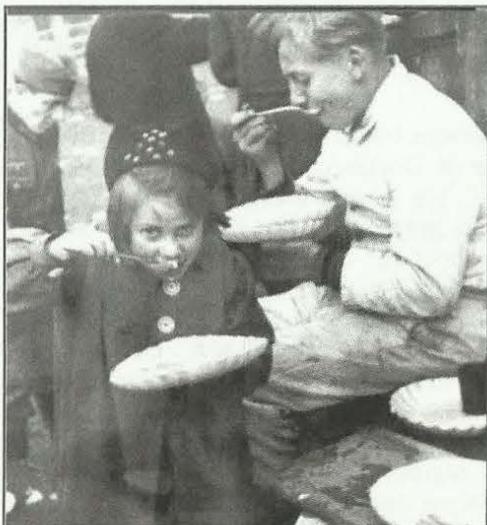
[21 mars] J'ai reçu un rapport affreux de Würzburg. Au cours de la dernière attaque de terreur sur la ville, tous les monuments culturels et 85 % des habitations ont été détruits [...]. Avec elle, c'est pour ainsi dire le dernier centre culturel allemand qui est réduit en cendres. Quand nous

serons sortis avec succès de cette guerre, il nous faudra tout recommencer à zéro. Il ne restera pas grand-chose de l'ancien monde [p. 215].

[24 mars] Les Anglo-américains se sont encore une fois affreusement déchaînés dans les airs. La série des bombardements atroces sur le territoire du Reich n'en finit pas. La jolie ville de Hildesheim a été transformée en un tas de décombres par une unique attaque de terreur lancée par les Anglais. On m'a rapporté que la ville compte 40 000 sans-abri. C'est vraisemblablement une nouvelle catastrophe qui vient de se dérouler là-bas [p. 246].

■ Des millions de sans-abri

Nous avons déjà vu que depuis le dernier trimestre de l'année 1944, des millions de sans-abri survivaient dans le Reich. Le 3 mars 1945, J. Goebbels nota :



Des sans-abris mangent dehors un repas d'une cuisine ambulante.

La guerre, et en particulier la guerre aérienne, a totalement détruit jusqu'ici environ 6 millions d'habitations dans le Reich. Cela représente un pourcentage effrayant, si l'on compare ce nombre aux 23 millions d'habitations recensées en 1939 dans tout le Reich. On peut parler pour l'instant d'un manque de 9 millions d'habitations dans le Reich [p. 44].

Dix-neuf jours plus tard, il écrivit :

Il est absolument impossible de faire le compte des sans-abri. La guerre aérienne a transformé le Reich en un énorme tas de décombres [p. 225].

■ Les voies de communication et les industries méthodiquement détruites

N'oublions pas en outre que, non contents d'écraser les villes, les Alliés paralysaient chaque jour davantage l'Allemagne en détruisant méthodiquement ses industries et ses voies de communication. Dès le 16 décembre 1944, le quotidien *Libres* avait annoncé :

Le Dr Ley a dû en convenir : la désorganisation des transports allemands, à la suite des bombardements, est si grande qu'il est impossible d'assurer, dans certaines villes, la distribution des rations alimentaires [Voy. *Libres*, 16 décembre 1944, p. 1].



Une voiture de transport détruite dans un bombardement



Un tramway détruit dans un bombardement

Interrogé comme témoin à Nuremberg, Erhard Milch rappela qu'en février 1945 :

L'état des transports et des communications approchait à tel point de la catastrophe à la suite des attaques aériennes des bombardiers américains que nous [les Allemands] ne pouvions plus véhiculer les denrées les plus essentielles ni le matériel d'armement [TMI, IX, 73].

Le témoin précisa que si « *des mesures très strictes n'avaient pas été prises* », « *l'effondrement total, dû uniquement aux difficultés de transport, n'eût été qu'une question d'heures* » (Ibid., pp. 73-4). Parmi ces mesures figurait la mobilisation 800 000 travailleurs uniquement pour « *la remise en état [des] gares de triages* » (J. Goebbels, *op. cit.*, p. 45). Ce simple chiffre permet de mesurer l'ampleur des dégâts...

Mais les Alliés ne laissèrent aucune chance à leur ennemi. Durant le mois de mars, les attaques des voies de communication redoublèrent. Sur ce sujet aussi, les « derniers carnets » de J. Goebbels sont instructifs. On lit par exemple :

[1^{er} mars 1945] 1 100 bombardiers quadrimoteurs américains accompagnés d'une forte escorte de chasseurs ont fait une incursion sur le territoire du Reich, attaquant les voies de communication à Halle et à Leipzig. L'après-midi, 150 bombardiers britanniques escortés de chasseurs ont attaqué les voies de communication à Dortmund, Castrop-Rauxel et Recklinghausen. 300 bombardiers britanniques environ ont attaqué Mayence et 600 bombardiers quadrimoteurs américains venant d'Italie les voies de communication et les centres industriels de la région d'Augsburg [p. 24].

[4 mars] : Environ 150 bombardiers britanniques escortés de chasseurs ont attaqué les voies de communication dans le secteur Coblençe-Neuwied [p. 50]. [...] les trajets jusqu'au front sont extrêmement compliqués du fait de la rupture des communications [p. 54].

[7 mars] 800 bombardiers quadrimoteurs américains [...] ont pénétré le jour dans l'espace aérien du Reich [...]. Leurs principales cibles ont été les voies de communication et les centres industriels. Une unité plus faible de quadrimoteurs anglais, comprenant 120 bombardiers environ, a visé dans le bassin de la Ruhr des centres industriels et des voies de communication dans la région de Gelsenkirchen [p. 78].

[9 mars] Des bombardiers américains ont survolé le Reich en plein jour pour s'attaquer aux voies de communication et aux centres industriels en Westphalie et en Allemagne centrale [p. 100].

A cette époque, A. Speer proposa de ramener « 500 000 étrangers du Reich » dans les régions qui étaient encore sous contrôle allemand. Mais les chemins de fer du Reich refusèrent de prendre la responsabilité de tels transports au motif « que le réseau ferré était détruit à un tel point que ce plan n'était plus réalisable » (*Ibid.*, pp. 523-4). Malgré cela, les violentes attaques des voies de communication continuèrent. J. Goebbels note :

[11 mars] De fortes unités de bombardiers quadrimoteurs américains, escortés de chasseurs ont attaqué des voies de communication et des centres industriels en Allemagne occidentale [p. 120].

[15 mars] La nuit, 200 bombardiers quadrimoteurs anglais environ ont attaqué les voies de communication dans les secteurs de Recklinghausen, Gelsenkirchen et Dortmund [p. 158].

[16 mars] Environ 1 100 bombardiers quadrimoteurs américains ont attaqué les voies de communication dans les secteurs de Hanovre, Hildesheim, Osnabrück et Hameln [...]. 150 bombardiers bimoteurs britanniques ont attaqué les voies de communication dans le région de Limburg [p. 168].

[18 mars] Venant d'Italie, 350 bombardiers quadrimoteurs américains environ ont attaqué les voies de communication



à Vienne, Kornneuenburg, Moosbierbaum et Wiener-Neustadt [...] [pp. 187-8].

■ **Un effondrement définitif prévu pour les semaines à venir**

Ce même jour, A. Speer avertit que l'effondrement économique du Reich n'était plus qu'une question de semaines. Dans un mémoire destiné à Hitler, il écrivit :

L'aviation ennemie a continué à attaquer comme objectif principal des voies de communication. De ce fait, les transports économiques ont diminué considérablement... Il convient donc d'escompter dans un délai de quatre à huit semaines, et cela d'une façon certaine, l'effondrement définitif de l'économie allemande [*TMI*, XVI, 518. Doc Speer-23].

On le voit, la situation était désespérée. Mais les attaques ne cessèrent pas :

[20 mars] L'après-midi une unité britannique de 150 bombardiers quadrimoteurs a attaqué des centres industriels et des voies de communication à Bochum. [...] Dans la nuit [...] [e]nviron 150 bombardiers quadrimoteurs britanniques ont visé les voies de communication dans le secteur Dortmund-Bochum [...] A part cela, l'ennemi a de nouveau bombardé Kassel, Hanau et la Ruhr ; il a visé principalement les voies de communication, ce qui nous atteint le plus gravement, comme on le sait [*J. Goebbels, op. cit.*, pp. 202 et 207].

[21 mars] Des attaques menées par des unités de combat spéciales britanniques ont visé des ponts et des viaducs [...]. 150 bombardiers quadrimoteurs britanniques environ ont pris pour cibles des voies de communication et des cen-

tres industriels dans le secteur de Bochum [...]. Venant d'Italie, 600 bombardiers quadrimoteurs américains ont pénétré dans l'espace aérien du Reich et bombardé des voies de communication et des centres industriels [...] [p. 212].

[22 mars] Les raids sur le territoire du Reich ont été, hier aussi, très violents. 400 bombardiers quadrimoteurs britanniques environ ont attaqué la gare de triage de Hamm ainsi que des centres industriels et des voies de communication dans la région de Recklinghausen. Une unité spéciale britannique [...] comprenant 30 appareils, a été engagée dans la région de Nienburg pour détruire des ponts [...]. 550 bombardiers américains [...] ont lancé une attaque massive sur des voies de communication et des centres industriels à Hemmingstedt [pp. 220-1].

Le lendemain, le colonel von Below livra au Führer le compte rendu de l'activité aérienne alliée pour les dernières vingt-quatre heures. Les nouvelles étaient effrayantes ; ponts, gares, voies ferrées, terrains d'aviation..., rien n'était épargné. Hitler put alors entendre :



Les formations de quadrimoteurs américains ont attaqué aujourd'hui des installations ferroviaires dans la région Rhin-Münster-Osnabruck, un autre groupe dans le secteur Bochum, Essen, Iserlohn, Hagen et Dinslaken. Les quadrimoteurs anglais ont également attaqué des installations ferroviaires dans la région de Bocholt, et une partie des appareils a fait des attaques sur Brême et sur le camp d'aviation de Quakenbrück [...]. Au sud, attaque de 600 quadrimoteurs américains sur les usines de carburant synthétique de Schwarzheide et sur des objectifs industriels dans cette même région de Lusace. De plus, 200 avions sur les installations ferroviaires de Saint-Valentin et dans la région de Vienne. A l'est, des avions de combat se sont attaqués aux ponts. Trois coups au but sur le pont près de Lebus, et un sur le pont près de Goeritz*.

■ **L'effondrement définitif du système de communication à l'Ouest**

Ce 23 mars, J. Goebbels parla de « l'effondrement de notre système de communication, en particulier à l'Ouest » (J. Goebbels, *op. cit.*, p. 238). Trois jours plus tard, il écrivit :

Notre circulation ferroviaire est totalement désorganisée. Il y a des régions où plus un seul train ne marche ; et là où les trains roulent, ils ne peuvent rouler que la nuit et à une allure d'escargot [*Ibid.*, p. 263].

Ces propos n'étaient pas mensongers. Un ancien déporté à Buchenwald déclare qu'en mars 1945, les trains « mettaient parfois 48 heures pour parcourir 200 km » (Voy. J. Fonteyne, *op. cit.*, p. 46). Nous verrons

* Voy. Hitler parle à ses généraux. Comptes rendus sténographiques des rapports journaliers du Q.G. du Führer. 1942-1945 (éd. Albin Michel, 1964), p. 332.

ailleurs les tragiques conséquences de ce fait lors de l'évacuation de certains camps...

■ **Les Alliés veulent porter le coup de grâce**

Mais les Alliés voulaient porter le coup de grâce. Dans les jours qui suivirent, ainsi, les raids se poursuivirent, toujours relevés par J. Goebbels :

[26 mars] Dans la matinée, 800 bombardiers et 3 000 avions de chasse ont survolé le nord, l'ouest et le sud-ouest de l'Allemagne. Ce sont surtout les voies de communication qui ont été bombardées [p. 260]. L'après-midi, 400 avions américains ont attaqué principalement des voies de communications dans la région de Kassel, et des bases aériennes [p. 261].

[1^{er} avril] 1 300 bombardiers quadrimoteurs américains ont pénétré de jour dans l'espace aérien du Reich et ont bombardé des installations portuaires et les voies de communication de Hambourg, Brême et Wilhelmshaffen [p. 327].

■ **Mars 1945 : l'effondrement économique définitif survient**

Écrasée sous les bombes, l'Allemagne s'effondra économiquement, comme l'avait prévu A. Speer. Pour la journée du 22 mars 1945, J. Goebbels écrit :

Je viens de recevoir un rapport bouleversant du Gauleiter Hoffmann, concernant le sud de la Westphalie. D'après lui, il serait pratiquement impossible de mener une vie publique dans son district. La circulation est paralysée, et on ne peut plus se déplacer dans les rues. L'économie est anéantie. L'extraction et le transport du charbon sont stoppés [J. Goebbels, *op. cit.*, p. 225].

Plus loin, il constate :

Il est pratiquement devenu impossible de compter sur une direction cohérente dans le Reich. Nous n'avons plus de voies de communication ni de liaisons pour la transmission des nouvelles. Non seulement nos villes sont en majeure partie détruites mais notre industrie l'est aussi [*Ibid.*, p. 229].

■ **Un flot continu de réfugiés**

A cela, il fallait ajouter le flot continu de réfugiés de l'Ouest mais surtout de l'Est qui déferlait sur la partie de l'Allemagne encore inoccupée. Le 4 mars 1945, J. Goebbels écrit :

J'ai eu à midi une conversation assez longue avec [le secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur] Stuckart sur le pro-



Une longue colonne de réfugiés fuyant l'avance soviétique. Cet afflux de population fit que certaines villes allemandes furent surpeuplées à 400 %, avec les conséquences qu'on imagine suite aux problèmes de ravitaillement.



Des citoyens quittent une ville détruite avec ce qu'ils ont pu emporter...

blème de l'évacuation. Stuckart m'a fait un rapport sur les mesures qui ont déjà été prises dans ce domaine, sur celles qui sont préparées, et sur celles qui sont encore à prendre. Sur tout le territoire du Reich, on a évacué en tout, actuellement, environ 17 millions d'habitants. Ce pourcentage est littéralement effroyable. Il y a des régions qui sont surpeuplées à 400 %. Inutile de faire un effort d'imagination pour se représenter les conditions d'existence qui y règnent [*Ibid.*, pp. 52-3].

La situation était telle que, malgré les ordres d'Hitler, l'évacuation des régions de l'Ouest fut, dans la pratique, abandonnée. Le 8 mars, J. Goebbels nota :

Il reste environ 3 millions d'Allemands dans le secteur que les Anglais et les Américains ont conquis. Ils n'ont pas pu être évacués et nous n'avons pas exercé une grande pres-

sion sur eux car il n'y a plus assez de place à l'intérieur du Reich pour accueillir une telle masse de population*.

En revanche, il ne pouvait être question de laisser tomber les populations de l'Est aux mains des Soviétiques. Voilà pourquoi de ce côté, l'évacuation se poursuivait. De janvier à mars 1945, elle s'était déroulée dans l'ordre ; mais avec l'effondrement définitif du front de l'Est, elle se transforma en fuite éperdue, avec toutes les misères qu'une telle situation entraîne. Le 15 mars, J. Goebbels écrivit :

En Poméranie [...], 400 000 personnes sont tombées aux mains des Soviétiques, et nous n'avons pas pu maîtriser la situation assez désolante qui en est résultée. En particulier à Swinemünde, les gens affluent en masse en vue de l'évacuation, et on ne peut nourrir et habiller qu'un très petit nombre d'entre eux. Bref, au lieu d'être résolu, le problème de l'évacuation reparaît aujourd'hui avec une acuité accrue [*Ibid.*, p. 164].

Neuf jours plus tard, Stuckart l'avertit que le nombre de réfugiés s'élevait désormais « à environ 19 millions » (*Ibid.*, p. 247). Sur ce nombre, on comptait « plus de 4 millions d'individus en déplacement » (*Ibid.*, p. 300), c'est-à-dire des sans-abri qui marchaient sur les routes. Dans de nombreuses villes, le taux de saturation était depuis longtemps dépassé. Ainsi en était-il de Macklenburg, une ville de 900 000 habitants et qui comptait à

Ibid., p. 91. Sur les ordres d'Hitler pour évacuer les régions de l'Ouest, voy. p. 164 : « Le Führer a décidé qu'il fallait continuer à évacuer l'Ouest de l'Allemagne, décision qui, naturellement, peut être très lourde de conséquences, car nous ne savons pas du tout où dans le Reich nous pourrions encore abriter ces gens ».

cette date « 1 million 700 000 réfugiés en plus », soit une surpopulation « à presque 200 % » (*Ibid.*, p. 300).

◆ LA CRISE AIGUË DU RAVITAILLEMENT DANS TOUTE L'ALLEMAGNE

■ Une situation bien pire que celle de 1940 ou de 1914

Je rappelle qu'en 1940, l'arrivée soudaine de centaines de milliers de prisonniers de guerre en Allemagne avait gêné en partie le ravitaillement. En novembre 1941, un ancien détenu d'un oflag, Louis Lapierre, écrit :

Les mois de juillet, août, septembre 1940 auront laissé à tous un souvenir pénible. Du point de vue matériel, un changement brutal des conditions de vie : par suite des difficultés du ravitaillement et du brusque apport de plus d'un million de prisonniers en Allemagne, les quantités de nourriture par tête sont très faibles*.

Un autre témoignage encore plus intéressant nous est offert par Jean Mariat. Il montre les difficultés de ravitaillement dans des régions dévastées, même lorsque, à l'arrière, tout est bien organisé :

De toute évidence, les Allemands ne s'attendaient pas à une victoire si rapide et si totale [en mai-juin 1940]. Du jour au lendemain, dans un pays dévasté par la guerre, ils devaient prendre en charge près de 300 000 prisonniers. Leur ravitaillement fit des prodiges. Mais à l'impossible nul n'est tenu.

* Voy. *Les Amitiés. Organe régional des provinces françaises* (Saint-Étienne), 22 novembre 1941, p. 1, article intitulé : « Quinze mois à l'oflag XVII-A ».

Les réquisitions dans ces pays dévastés ne donnant pas grand'chose, des trains entiers arrivèrent d'Allemagne avec des stocks de pain de guerre. Il n'en demeure pas moins que des prisonniers français commurent, en juin 1940, de longues étapes avec le ventre creux. En principe, les villes où nous couchions le soir devaient nous nourrir, mais, bien souvent, elles manquaient elles-mêmes de tout*.

Déjà pendant la première guerre mondiale, l'Allemagne, soumise à un blocus impitoyable de la part des Alliés, avait eu du mal à loger et à nourrir tous ses prisonniers de guerre. Un de ceux-ci, M.A. Warnod, auteur d'un livre intitulé : *Prisonniers de guerre*, avait séjourné dans un camp bâti pour la circonstance afin d'accueillir des soldats (et même certains civils) de diverses nationalités. Il écrit :

On meurt de faim ; on couche à trois sur deux paillasses couvertes de vermine ; il y a des prisonniers qui, de tout l'hiver, n'ont pas pu arriver un instant à se réchauffer. Après quelques mois d'usage, partout le bois a joué ; les toits laissent passer l'eau [...]. La vie commence avant le jour, triste et gris. La « section de jour » fournit les hommes chargés d'aller chercher le café. C'est un vague liquide noirâtre, mais chaud ; il ne faut pas lui en demander davantage : glands ou orge grillés sans sucre. La chambrée s'est éveillée ; les prévoyants, qui avaient préféré se coucher presque sans dîner, ont encore dans la poche un petit morceau d'horrible pain KK qu'il trempent avec délice dans le breuvage noir [...].

... Dix heures et demie. La soupe [...]. Chacun a droit à une louche d'un demi-litre. Un jour c'est une soupe grasse, un jour une soupe maigre. Le repas maigre consiste en une farine de légumes délayée dans l'eau, tantôt trop salée, tan-

* Voy. Jean Mariat, *Prisonnier en Allemagne* (Les Éditions de France, 1941), p. 23.

tôt pas salée du tout, ou bien c'est de l'orge ou du riz. Les jours gras, on ajoute à cela des petits bouts de viande hachée — et quelle viande ! Tétines et tripailles, foie, cœur ou rate. Une nausée me vient quand j'y repense !

La soupe du soir était pire peut-être ; graine de lin, millet, farine, tapioca, bouillis à l'eau sans sel ni sucre [...] : ou bien ce sont des pommes de terre à cochons, à peine lavées, cuites avec les pelures auxquelles s'ajoute un bout de boudin froid souvent avarié, ou un hareng cru conservé sans saumure*.

■ **A partir de février 1945, certains donnent la priorité au ravitaillement sur l'armement**

Ce qui fut vrai en 1914 et en 1940 le fut d'autant plus en 1945 lorsque, épuisé et déjà amputé de nombreuses régions agricoles, le Reich dut nourrir ces millions de ventres supplémentaires, sans aucune bonne organisation à l'arrière. Le ravitaillement devint à cette époque un problème majeur. Le 27 janvier 1945, alors qu'au QG du Führer, on discutait sur l'éventualité d'une désertion du général Vlassov et de ses hommes, H. Göring lança : « *Ils ne peuvent pas faire plus que désertier. Après, ça fera toujours ça de moins à nourrir* »**. Dans les semaines qui suivirent, la situation empira. La dégradation fut telle que, dans le courant du mois de février 1945, certains dirigeants du Reich estimèrent que le ravitaillement était désormais prioritaire sur l'armement. A Nuremberg, E. Milch déclara :

Speer pensait comme moi que les armements ne pouvaient plus avoir d'intérêt à ce stade des opérations et il a, de son

* Voy. *L'Image de guerre*, n° 49, octobre 1915.

** Voy. *Hitler parle...*, op. cit., p. 306.

propre chef, donné la priorité au ravitaillement de la population. Le plus urgent était d'évacuer les stocks alimentaires des régions que nous pouvions craindre de perdre [...]. On pensait qu'il fallait mettre en sécurité la plus grande quantité de denrées disponibles et transportables [*TMI*, IX, 74].

Sachant que le système ferroviaire était quasiment hors service et que les derniers camions étaient utilisés par l'Armée, E. Milch expliqua qu'on « *dut avoir recours aux moyens de fortune : tramways, voitures à chevaux* » ; ces moyens furent mis « *à la disposition de la population allemande afin de faciliter autant que possible la distribution du ravitaillement* » (*Id.*).

■ **Les rations alimentaires diminuent inexorablement**

Ces mesures se révélèrent toutefois insuffisantes pour contrebalancer la perte des régions agricoles, la désorganisation générale due aux bombardements et la demande croissante des réfugiés qui affluaient. Le 2 mars 1945, J. Goebbels nota :

Nous sommes déjà obligés, et ne tarderons pas à l'être davantage encore, de limiter sévèrement nos rations alimentaires. La perte des régions orientales du pays se fait sentir d'une manière très douloureuse. Backe n'est même pas en mesure d'établir un bilan d'alimentation clair, car il ne sait pas ce dont il peut disposer en ce moment et ce dont il disposera à l'avenir. Nous allons être obligés, dans un laps de temps très proche, de baisser les rations alimentaires de 35 à 50 % pour les produits essentiels, c'est-à-dire les matières grasses et le pain ; pratiquement, elles seront au-dessous du minimum vital [...]. A toutes les tribulations que notre peuple est obligé de supporter viendra donc s'ajouter encore la faim [*J. Goebbels, op. cit.*, pp. 36-7].

Le 6 mars, il écrivit :

D'après l'agence Reuter, nous n'avons de vraies difficultés que dans le secteur du ravitaillement alimentaire, ce qui est le cas, en effet. Dans ce secteur, nous pouvons nous attendre vraisemblablement à une crise des plus graves dans les trois ou quatre mois [*Ibid.*, p. 72].

■ **Les rations descendent au-dessous du minimum vital**

Onze jours plus tard, il rapporta :

A Essen, il n'y a plus de pain, et on se plaint aussi amèrement de cette pénurie dans la partie sud de la Westphalie. Il faut que le Reich leur vienne en aide ; mais nos stocks de farine ne nous permettent plus de faire les généreux [*Ibid.*, p. 181].

Le 24 mars, H. Göring tua un bison dans un zoo afin de le donner à des réfugiés affamés [1]. Peu après, J. Goebbels nota :

La question du ravitaillement est devenue extrêmement critique à l'Ouest. Plusieurs villes manquent de pain depuis des jours ou des semaines [*Ibid.*, p. 247].

* « Le journal de Joachimsthal annonce que Göring a tué un bison pour les réfugiés et l'a mis à leur disposition » (*Ibid.*, p. 215).



Berlin 1945 : un Allemand dépece un cheval tué lors d'un bombardement

Dans toute la population domine le souci du ravitaillement. On attend d'autres restrictions dans le rationnement, des restrictions très dures, et cela très prochainement [*Ibid.*, p. 248].

Ces restrictions survinrent effectivement. Le 1^{er} avril, J. Gobbels nota : « Les dernières réductions ont tellement abaissé nos rations qu'elles suffisent à peine comme minimum vital » (*Ibid.*, pp. 332-3). Conséquence de cette situation, une semaine plus tard, des émeutes et des scènes de pillage eurent lieu dans un faubourg de Berlin :

Pour la première fois depuis le début de la guerre, il y a eu des petites émeutes à Berlin-Rahnsdorf. 200 hommes et femmes ont pris d'assaut 2 boulangeries et ont emporté le pain [*Ibid.*, p. 361].

Et toujours, les réfugiés affluaient, maintenant dans le plus complet désordre. Un membre du CICR qui circulait en Allemagne dans le courant du mois d'avril écrivit :

Mais que penser des évacuations du mois d'avril. Ce ne sont plus des convois organisés que l'on voit. C'est le désordre complet. Il n'y a plus de chefs. On vit au jour le jour. Les fugitifs dorment sur place et se nourrissent des victuailles qu'ils ont emportées avec eux ou qu'ils réussissent à trouver sur place. Quelquefois c'est un cheval ou un bœuf épuisé qui périt au bord de la route. Alors on se précipite sur le pauvre animal et la curée commence. Les faibles restent en arrière [*Voy. Documents sur...*, p. 112].

◆ UNE QUESTION CAPITALE

Au terme de ces développements, il convient de résumer succinctement :

- 1939 : l'Allemagne envahit la Pologne alors que le réarmement était loin d'être achevé. Mais il croit pouvoir limiter le conflit ;
- 1940-1941 : le conflit se mondialise et l'Allemagne non préparée se retrouve finalement prise entre deux adversaires redoutables : les USA à l'Ouest et l'URSS à l'Est. Elle doit impérativement vaincre l'un avant que l'autre ne déploie toute sa puissance ;
- 1942 : l'Allemagne tente d'en finir avec l'URSS. En vain. Le Reich connaît ses premiers graves revers militai-

res. Il sait désormais que la guerre sera longue et qu'il doit gagner la course aux armements s'il veut conserver une chance de vaincre. Des plans sont imaginés pour que toutes les ressources humaines soient utilisées afin de soutenir l'effort de guerre. En particulier, les camps changent de destination : ils s'intègrent désormais à la machine de production allemande ;

- 1943 : dans la sphère d'influence allemande, des foules immenses travaillent à l'effort de guerre. Les graves revers militaires du Reich se confirment. Les Alliés mettent au point la guerre aérienne dont l'objectif est de paralyser la machine de guerre allemande ; cette guerre prévoit la destruction des villes, des voies de communication et des centres industriels. Après une période d'essai de quelques mois, la méthode est définitivement mise au point avec le bombardement de Hambourg, à la fin du mois de juillet ;
- 1944 : la guerre aérienne fait des ravages. En France, la production est paralysée. En Allemagne, les usines de carburant sont mises hors service et les voies de communication gravement endommagées. Dans le dernier semestre, la production d'armement chute ;
- 1945 : après la perte du bassin houiller de Haute-Silésie, l'espoir de gagner la guerre ou même de stabiliser le front s'évanouit. En outre, la guerre aérienne provoque l'effondrement économique du Reich : les villes sont rasées une par une, faisant des centaines de milliers de sans-abri, les industries sont mises hors service, le système de communication s'effondre, le ravitaillement devient d'autant plus critique que des millions de réfugiés s'entassent dans les régions non encore occupées. Les restrictions sont de plus en plus sévères, y compris pour les ali-

ments de base et des premières émeutes pour le pain ont lieu dans un faubourg de Berlin.

Telle est, très résumée, l'Histoire de l'Allemagne entre 1939 et 1945. C'est l'histoire d'une euphorie militaire suivie d'une lente agonie sous les bombes. Maintenant, je pose la question : **peut-on croire que les conditions d'apocalypse qui régnaient dans le Reich moribond en 1945 n'aient eu aucune conséquence sur la vie dans les camps ? Naturellement non ! Il est bien évident que l'Histoire des camps ne saurait être dissociée de l'Histoire allemande. C'est ce que nous verrons dans la deuxième partie.**

Deuxième partie

LA SITUATION DES CAMPS DANS LES DERNIERS MOIS. LE CAS DE BERGEN-BELSEN

◆ UN LIEN INDÉNIABLE AVEC LA SITUATION GÉNÉRALE DU REICH EN 1945

A Nuremberg, les principaux témoins allemands qui parlèrent de la déportation associèrent les conditions de la fin avec la situation apocalyptique des derniers mois et en particulier avec l'effondrement du système de communication et les difficultés de ravitaillement.

■ *Le témoignage capital de R. Höss*

Citons tout d'abord l'ancien commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, devenu inspecteur des camps et qui, le 15 avril 1946, déclara :

La situation catastrophique de la fin de la guerre eut pour cause les destructions des voies de chemin de fer, les bombardements quotidiens des usines. On ne pouvait plus assurer le ravitaillement régulier de ce grand nombre de détenus — à Auschwitz, il y en eut 140 000 — même lorsque le chef de camp essayait, par des mesures improvisées, d'améliorer les choses, en particulier par la mise sur pied de colonnes de camions de ravitaillement, ou autres mesures semblables. Ce n'était plus possible. Le nombre des mala-

des s'était accru dans des proportions énormes et il n'y avait presque plus de médicaments, ce qui favorisait les épidémies ; les détenus capables de travailler étaient utilisés de plus en plus. Le Reichsführer avait même donné l'ordre d'utiliser là où ils pouvaient travailler les gens malades. De sorte que, dans



les camps de concentration, qui étaient encombrés de malades et de mourants, nous n'avions pas assez de locaux [TMI, XI, 416].

R. Höss à son procès en Pologne (auparavant, il avait témoigné à Nuremberg). Il sera condamné à mort et pendu.

■ Les précisions du juge Morgen

Quatre mois plus tard, le juge SS K. Morgen souligna que, sur la fin :

Beaucoup de camps étaient surpeuplés.

Les prisonniers arrivaient épuisés par une durée très longue, et qui n'avait pas été prévue, des transports, provoquée par les attaques aériennes. Puis, vers la fin de la guerre, il se produisit une désorganisation générale des communications ; les fournitures ne purent plus être faites en quantité nécessaire, les usines de produits chimiques et pharmaceutiques étaient bombardées systématiquement. On manquait de tous les médicaments nécessaires et, par suite des évacuations de l'Est, les camps furent surpeuplés d'une façon intolérable [TMI, XX, 535].

■ L'exposé de K. von Eberstein

Le 5 août 1946, enfin, K. von Eberstein, qui avait été abasourdi en découvrant les clichés pris par les Alliés à la libération des camps, lança :

Je ne puis personnellement expliquer les horreurs commises dans les camps de concentration et qui furent révélées par la catastrophe de la défaite et de la capitulation que par l'état général des choses au cours des derniers mois de la guerre. Les gens ont perdu la tête, on a déplacé des centaines de milliers de personnes ; des milliers de détenus ont été transférés des régions frontalières dans les quelques camps qui restaient utilisables. Dans le Sud de l'Allemagne, à Dachau, il y avait un flot ininterrompu de gens qui arrivaient au cours de l'hiver. Il y avait aussi une épidémie de typhus qui fit de nombreuses victimes [...]. De plus, le trafic ferroviaire fut interrompu au cours des dernières semaines ; le ravitaillement était bloqué. Lorsque je m'inquiétai de limiter cette épidémie, le commandant me répondit qu'il n'y avait plus de médicaments, les usines où on les fabriquait ayant été bombardées. Voilà comment je m'explique les images terribles que nous connaissons maintenant tous ici puisqu'on nous les a montrées [*Ibid.*, p. 333].

■ Une ancienne gardienne de Bergen-Belsen confirme

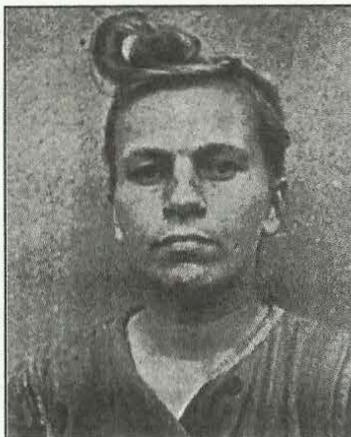
A ces trois témoignages, on peut ajouter la déclaration sous serment d'une ancienne SS, Elisabeth Volkenrath, qui fut gardienne à Ravensbrück, à Auschwitz puis à Bergen-Belsen. Interrogée après la capitulation du Reich, elle ne parla ni de plan d'extermination, ni de tortures, ni de sadisme mais dit tout simplement :

Les nombreuses morts à Belsen furent causées par le manque de nourriture et le surpeuplement (*lack of food and*

overcrowding). Les prisonniers avaient marché des autres camps jusqu'à Belsen avec peu ou pas de nourriture et ils arrivaient épuisés (*arrived in an exhausted condition*)*.

■ La Croix-Rouge confirme

Dans les manuels d'Histoire officiels, ces témoignages ne sont jamais mentionnés. Et lorsqu'on les cite, on se voit immédiatement répondre : « Comment pouvez-vous croire des nazis ? Ne voyez-vous pas qu'ils tentaient de s'absoudre aux yeux du monde ? » Pourtant, les faits sont là, têtus, qui donnent raison à ces témoins oubliés.



Elisabeth Volkenrath. Gardienne à Bergen-Belsen. Face au tribunal, elle rappellera les terribles conditions qui régnaient en 1945. Condamnée à mort, elle sera pendue.

* Déposition préliminaire d'Elisabeth Volkenrath ; voy. « War Crimes Trials », vol. II, *The Belsen trial* (William Hodge ans Cie, Limited), p. 718. Lors du procès de Belsen, un membre de la Cour — au moins — parut admettre que la situation des derniers temps avait pu être terrible. S'adressant à J. Kramer, il lui demanda quelle avait été « *le système de rationnement normal dans les camps de concentration, si l'on ne tenait pas compte de la situation critique qui aurait pu surgir en mars et avril* » (Can you telle us what was the normal system of rationning au concentration camps, apart altogather from any emergency that may have arisen in March and April ? ; *Ibid.*, p. 182). Cette restriction dans la question posée est très révélatrice.

Prenons le cas du ravitaillement des camps. Les trois premiers témoins déclarent qu'il a été quasiment — voire totalement — interrompu sur la fin à cause de la destruction des voies de communication. Excuse fausse et malhonnête ? Pas du tout ! La meilleure preuve est que la Croix-Rouge internationale a connu le même problème. Dans un télégramme du 11 mai 1945 au secrétaire d'État américain M. Stettinius, le CICR écrit (nous respectons le style télégraphique) :

[...] prisonniers guerre et internés civils alliés purent recevoir colis secours fournis par pays d'origine grâce efforts incessants CICR qui réussit malgré difficultés de transport résultant guerre maritime et terrestre à acheminer vers camps jusqu'au milieu année 1944 environ trois cent mille tonnes vivres et vêtements et médicament. Cette action fut sérieusement compromise dès octobre 1944 par destructions massives voies de communication ferroviaires Allemagne par suite bombardements et absence moyens transports routiers que CICR avait pourtant demandés instamment aux Puissances alliées dès début 1944*.

Dans un exposé général sur la question rédigé plus tard, le CICR confirma ces propos et rappela :

Enfin, la destruction des voies de communication en Allemagne, due aux bombardements aériens qui s'intensifiaient, paralysa considérablement l'action de secours dès la fin de l'année 1944. Ainsi, en février 1945, la situation était telle que le Comité international redoutait de devoir cesser toute activité en faveur des détenus civils dans les camps de concentration. Le réseau ferroviaire allemand était, en effet, en grande partie détruit et les camion mis à la disposition du Comité

* Voy. *Documents sur...*, pp. 86-7.

international [...] ne pouvaient alors être affectés qu'à l'action de secours aux prisonniers de guerre*.

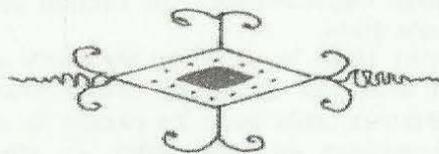
C'est clair : la destruction des voies de communication fut à l'origine d'une grave crise du ravitaillement des camps. Le rappeler n'est pas tenter de s'absoudre, c'est décrire la réalité.

■ Certains déportés confirment également

J'ajoute que certains déportés eux-mêmes ont, volontairement ou non, confirmé ce fait. Citons par exemple Guy Kohen qui, après être revenu d'Auschwitz, écrit :

En cette fin d'année 1944, le moral au camp était bas. Le front ne bougeait toujours pas. La nourriture ne s'était pas améliorée, bien au contraire. Il n'y avait presque plus de margarine. Le saucisson ne faisait plus qu'une apparition furtive sur notre pain du matin. La qualité de la soupe avait beaucoup baissé. Les bombardements, eux, prenaient de plus en plus d'ampleur**.

Même si G. Kohen n'effectue aucun lien direct, ce parallèle fait entre la baisse du ravitaillement et l'intensification des bombardements fin 1944 est très révélateur.



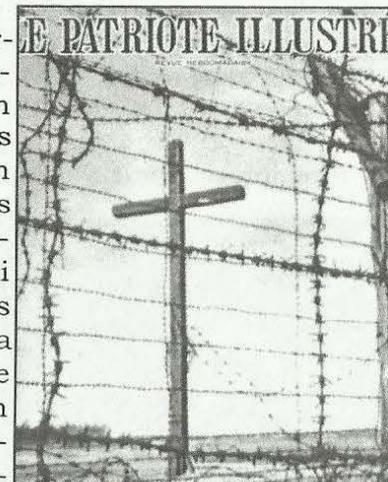
* Voy. *Documents sur...*, p. 22.

** Voy. G. Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté* 174 949 (auto-édité, 1945), pp. 96-7.

◆ LE CAS DE BERGEN-BELSEN

■ Bergen-Belsen : pilier de la propagande alliée

Cela dit, et afin que personne ne puisse nous accuser de faux-fuyant, venons-en au cas de Bergen-Belsen. Les clichés pris dans ce camp en avril 1945 devinrent l'un des principaux piliers de la propagande alliée. Aujourd'hui encore, ils sont présentés comme des « preuves » de la « barbarie nazie ». Dans une brochure belge publiée en mai 1945, celui qui commandait le camp lorsque les troupes britanniques arrivèrent, J. Kramer, fut qualifié d'« homme au cœur de pierre » et de « plus immonde des bourreaux » :

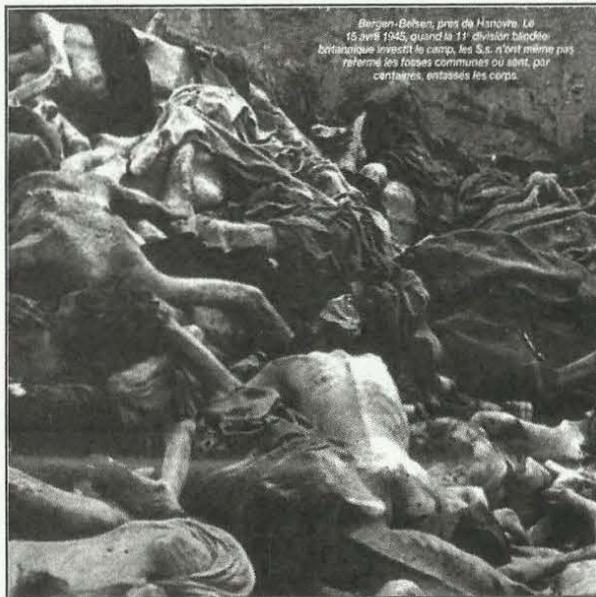


Dans son numéro du 12 mai 1945, *Le Patriote Illustré* publie en couverture une photo de la « croix de Belsen ».

Le plus immonde des bourreaux, Joseph Kramer, peut inscrire à l'actif de son bilan, 400 VICTIMES PAR JOUR [...]. Cet homme au cœur de pierre faisait brûler, tous ensemble, morts et vivants, et conviait les femmes du voisinage à venir danser autour des bûchers en lançant des cris hystériques*.

* Voy. *Les horreurs des camps de torture nazis. Reportages photographiques*, 2^{ème} année, n° 5, mai 1945, numéro spécial : « Buchenwald », p. 10.

La position des historiens officiels est d'autant plus forte qu'en 1945, une SS qui avait appartenu à l'équipe administrative du camp rendit le commandant responsable des conditions qui y régnaient sur la fin. Elle raconta qu'un jour, alors qu'elle se plaignait de l'augmentation du taux de mortalité, J. Kramer lui aurait répondu : « *Laissons les mourir ; qu'est-ce que cela peut vous faire ?* »*. N'était-ce pas la preuve que cet individu était un « *homme au cœur de pierre* » ?



Bergen-Belsen, près de Hannover. Le 15 avril 1945, quand la 11^e division blindée britannique inspecta le camp, les S.S. n'ont même pas refermé les fosses communes ou saint, par centaines, entassés les corps.

Ci-contre : page extraite de *Paris Match*, « L'adieu au XXe siècle », chapitre 5, 1940-1950. Ce cliché du charnier de Bergen-Belsen illustre le paragraphe intitulé : « L'Holocauste, la honte absolue ». 50 ans après, la propagande reste la même

* « Je dis que Kramer [le dernier commandant de Bergen-Belsen] fut responsable des conditions [qui régnaient dans le camp sur la fin], entre autres raisons, parce qu'en une occasion, alors que je me plaignais de l'augmentation du taux de mortalité à Kramer, il répondit : "Laissons les mourir ; qu'est-ce que cela peut vous faire ?" » (voy. la déposition d'Herta Ehlert, publié dans *The Belsen Trial...*, appendice III, p. 709).

Or, nous allons voir que l'histoire de ce camp confirme amplement les dépositions des quatre témoins cités plus haut et que J. Kramer ne fut pas un immonde bourreau insensible à la douleur humaine.

■ *Le cas du matériel de couchage*

Dans un premier temps, rappelons que Bergen-Belsen fut établi en 1943 avec pour mission de « *loger les prisonniers malades des autres C.C. [camps de concentration]* »*. Il passa sous le commandement de J. Kramer le 1^{er} décembre 1944, c'est-à-dire au moment où la situation allait gravement se détériorer.

Au procès de Belsen, le major Winwood, qui défendait J. Kramer, évoqua les problèmes de ravitaillement dus aux bombardements et les efforts — parfois vains — faits par son client pour les pallier. Il expliqua tout d'abord qu'en décembre 1944, le camp était déjà surpeuplé : il comptait 15 257 détenus** pour seulement 2 000 lits à trois étages***. En conséquence, J. Kramer commanda 3 000 lits à trois étages ; mais, bien que sa demande ait été prise en compte, aucune livraison ne fut effectuée, faute de moyens de transports. Le 1^{er} mars 1945, il envoya à la Direction des camps de concentra-

* Voy. le *Catalogue alphabétique des camps de concentration et de travaux forcés et de leurs commandos et sous-commandos ayant existé en Allemagne pendant la guerre 1940-45* (édité par le ministère [belge] de la Santé publique et de la Famille, 1952), p. 12.

** Voy. *The Belsen trial...*, p. 152.

*** « Quand il [Kramer] arriva là, environ la moitié des gens avaient un lit, c'est-à-dire qu'il y avait 2 000 lits à trois étages » (*Ibid.*, p. 154).

tion une lettre sous forme de plainte dans laquelle il écrivait :

Récemment, des lits à trois étages ou des couchettes ont été à maintes reprises alloués au camp par l'Amt. B. III, mais toujours en provenance de régions qui n'ont plus de communication avec nous*.

A son procès, il confirma ces propos en déclarant :

J'étais supposé recevoir 3 000 lits à trois étages de Tchécoslovaquie, mais ils n'étaient pas arrivés parce qu'aucun train ne roulait plus**.

Ci-contre :
un baraque-
ment de Ber-
gen-Belsen
surpeuplé
avec une
malade au
premier plan.
Un cliché
type utilisé
par la propa-
gande alliée
à partir d'a-
vril 1945.
Mais la vérité
est plus com-
plexe...

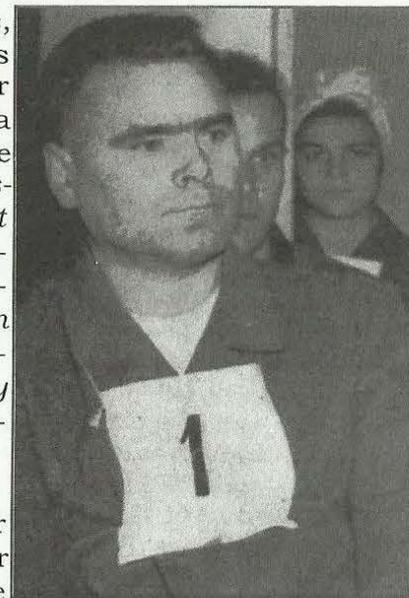


* « I was supposed to receive 3 000 three-tier beds from Czechoslovakia, but they had not come as there were no trains running » (*Ibid.*, p. 162).

** « When transports arrived [...]. He [Kramer] had instructions to take them into the camps » (*Ibid.*, p. 154).

■ Des convois arrivent au camp sans être annoncés

Pour le couchage, donc, la situation n'était déjà pas très brillante. Toutefois, sur le plan de l'hygiène et de la nourriture, tout allait encore relativement bien : « les installations sanitaires étaient suffisantes, il y avait des toilettes dans chaque baraque » (p. 154) ; « la situation pour la nourriture était relativement bonne, car il n'y avait que 15 000 prisonniers » (p. 160).



L'ennui est que J. Kramer avait reçu l'ordre de recevoir dans son camp déjà comble tous les convois qui arriveraient*. Or, non seulement des transports arrivèrent en masse (puisque de nombreux camps étaient évacués devant l'avance ennemie) mais en outre, la pagaie des derniers mois fit que la plupart se présentaient subitement, pratiquement sans avoir été annoncés. Rapidement, donc, la situation se dégrada. A son procès, J. Kramer expliqua :

Josef Kramer lors de son procès (accusé n° 1). Il expliqua pourquoi Bergen-Belsen était devenu un mouoir et comment il avait tenté de redevenir médier à la situation. Il fut condamné à mort et pendu.

* « When transports arrived [...]. He [Kramer] had instructions to take them into the camps » (*Ibid.*, p. 154).

Des plus grands camps de concentration, je recevais un télégramme un ou deux jours à l'avance [pour m'annoncer l'arrivée d'un convoi], mais en ce qui concernait la grande majorité des transports, le seul avis que je recevais était lorsque quelqu'un à la gare de Belsen me téléphonait pour me dire que je devais m'attendre à recevoir un transport dans la demi-heure. C'est seulement une fois à la gare que j'apprenais d'où le transport venait, combien de personnes il comprenait et s'il s'agissait d'hommes ou de femmes. Parfois, le chef du transport à la gare ne pouvait même pas me dire combien de personnes il y avait. Lorsque je soulignais qu'il aurait dû le savoir, il disait : « Eh bien, on fuyait [l'avance ennemie] et soudainement, on a trouvé à la gare 10, 12 ou 15 wagons. On a poussé à l'intérieur le plus de personnes possible, on a démarré et c'est ainsi que nous sommes venus ici ». Je voulais vous donner cet exemple pour que vous connaissiez les conditions qui régnaient durant les mois de janvier, de février et de mars. Les prisonniers arrivaient aussi bien en train qu'à pied [*Ibid.*, pp. 162-3].

■ **Les nouveaux venus arrivent sans effets personnels**

Alors que les conditions de couchage n'étaient déjà pas brillantes, la plupart des nouveaux arrivants entraient dans le camp sans aucun effet personnel. J. Kramer raconte :

Dans la plupart des transports, les gens arrivaient avec les vêtements qu'ils avaient sur eux. Tous ceux qui partaient d'Auschwitz avaient un change et deux couvertures, mais en raison des grandes distances qu'ils avaient à marcher, ils s'en débarrassaient en les jetant près de la route. Les 100 ou 200 couvertures dont je disposais étaient absolument insuffisantes pour les milliers de prisonniers que je reçus [*Id.*].

■ **La crise du ravitaillement**

Mais un problème bien plus sérieux survint : le ravitaillement. Toujours à son procès, J. Kramer expliqua :

Plus tard [comprenez : après décembre 1944], quand les nouveaux transports arrivèrent, le ravitaillement en nourriture devint un problème grave. La nourriture venait de Celle et de Hambourg, et je dus en partie fournir moi-même les véhicules. Une firme à Hambourg, avec une petite succursale à Bergen, fournissait une partie de la nourriture ; le pain provenait de [...] Bergen, mais quand les effectifs du camp augmentèrent, les autorités me dirent que je pouvais avoir seulement 10 000 miches de pain par semaine. Durant les mois d'hiver, il était à peine possible d'avoir des pommes de terre et des légumes, et bien que j'aie pu obtenir du pain de Celle et de Hanovre, les raids aériens détruisirent une partie des boulangeries, les routes et les voies ferrées. C'est avec le début des raids aériens que, pour la première fois, le pain ne parvint pas au camp. J'entrai en contact avec une boulangerie à Saltau et j'obtins un petit millier de miches par semaine, mais avec l'accroissement du nombre de détenus, les fournitures en pain furent assurément insuffisantes. Alors que l'effectif du camp se situait entre 30 000 et 40 000 personnes, j'ai essayé de me procurer du ravitaillement à Hambourg en envoyant nuit et jour la totalité des cinq véhicules dont je disposais. A cause du temps froid, ce ravitaillement fut encore plus difficile à obtenir ; mon équipe administrative se vit dire que les villes et les agglomérations devaient être servies en premier [*Ibid.*, p. 161].

Cette situation n'était pas particulière à Bergen-Belsen. Un ancien déporté à Blumenthal (un commando de Neuengamme) écrit :

L'hiver approchant, la maladie fait de grands ravages [...] Nous ne recevons plus à présent que 250 grammes de pain par jour et 1 litre de soupe. La population passe avant, nous dit-on !*

■ Pénurie complète de matières grasses

Revenons à Belsen. En février, la situation alimentaire se dégrada encore suite au manque soudain de matières grasses. Encore une fois, les bombardements étaient en cause. Lors du procès intenté à l'équipe du camp, une ancienne SS, Herta Ehlert, expliqua :

Je suis allée à la cuisine et j'ai parlé avec le responsable et l'intendant ; ils me dirent qu'ils n'avaient pas reçu de matière grasse de la réserve. Je suis allée voir le Unterscharführer Müller, qui était le responsable de la réserve ; il me dit que tous les wagons du train avaient été détruits lors d'un bombardement et qu'il n'y pouvait rien [*Ibid.*, p. 229].

Loin, toutefois, de baisser les bras, J. Kramer donna des ordres pour pallier ce manque. H. Ehlert poursuit :

A ce moment, j'ai rencontré Kramer ; je lui ai parlé du problème, lui ai dit que la mortalité augmentait et que les prisonniers ne pourraient pas être gardés en vie avec cette soupe claire. Il fit ramasser des pommes de terre par des commandos de prisonniers ; celles-ci furent écrasées puis mélangées à la soupe, et c'est ainsi que les prisonniers eurent l'impression d'avoir reçu quelque chose dans leur estomac [*Ibid.*, p. 229].

* Voy. Henri Désirotte, *La tragédie de Lubeck* (L'Édition Universelle, Bruxelles, 1946), pp. 53 et 62.

■ Le wagon de fournitures médicales détruit lors d'un bombardement

Mais les conséquences des bombardements se révélèrent parfois irréparables. Ainsi en fut-il pour les vêtements et fournitures médicales que J. Kramer avaient commandés. Appelée à témoigner lors du procès de Belsen, Rosina Kramer, son épouse, raconta :



Un soir, juste après une alerte aérienne, [mon époux] faisait les cent pas, et il dit : « Maintenant le wagon ou le camion que j'espérais depuis trois mois ; je viens d'entendre qu'il a été réduit en pièces à Hanovre lors du bombardement ; je n'ai plus le moindre matériel de bandage et d'habillement » [*Ibid.*, p. 183].

Herta Ehlert . Gardienne à Bergen-Belsen. Condamnée à 15 ans d'emprisonnement.

J. Kramer se retrouvait donc démunie de tout : lits, couvertures, vêtements, matériel médical de première urgence, matières grasses...

■ J. Kramer en appelle aux autorités

Comble de malheur, un très grave événement survint lors de ce mois de février 1945 : l'apparition du typhus et de la fièvre éruptive. L'ancien commandant raconte :

Les transports venus du camp de travail de Natzwiller apportèrent la fièvre éruptive et ceux venus de l'Est de l'Alle-

magne le typhus. Après que le docteur Horstmann m'ait rapporté les cas de fièvre éruptive, j'ai ordonné la fermeture du camp avant d'en avertir Berlin. En guise de réponse, on me dit que le camp devait être réouvert, que je devais accueillir tous les transports à venir et que 2 500 femmes de Ravensbrück allaient devoir être reçues [*Ibid.*, p. 163].

Sans attendre, J. Kramer manifesta son mécontentement et son inquiétude pour l'avenir. Dans une lettre du 1^{er} mars, adressée à la Direction des camps de concentration, il décrit les conditions terribles qui régnaient à Bergen-Belsen. Il rappela que, faute de stocks disponibles dans la région et de moyens de transport, les réserves d'hiver à Bergen Belsen avaient été prévues pour assurer la subsistance jusqu'au 20 février. Une politique de grandes économies avait permis de tenir plus longtemps ; il y avait encore des réserves de navets pour six jours et des réserves de pommes de terre pour huit, mais pas plus. Quant au pain, il n'y en avait plus depuis quatre jours suite à l'interruption des communications avec Hanovre. Aussi demandait-il qu'une solution soit impérativement trouvée dans les prochains jours (*Ibid.*, p. 164).

J. Kramer demandait aussi d'urgence de nouvelles bouilloires pour les cuisines. « *Toutes les bouilloires du camp fonctionnent jour et nuit. Nous devons faire face à de grosses difficultés si l'une des bouilloires tombe en panne* » (*Ibid.*, p. 165).

En outre, il poussait un cri d'alarme à propos des conditions sanitaires du camp. En un mois, précisait-il, la mortalité avait plus que quadruplé, passant de 60-70 décès quotidiens début février à 250-300 début mars (*Ibid.*, pp. 164 et 165). Il ajoutait :

L'appareil de désinfection à air chaud fonctionnant sans cesse, il fonctionne maintenant mal et parfois tombe en panne pour plusieurs jours. Lorsque le SS Stabsarztführer Lolling visita le camp, il me promit une « machine de désinfection à ondes courtes ». Pour l'utiliser, j'ai besoin d'un transformateur plus puissant, lequel, d'après les informations que j'ai reçues [...], est disponible à Berlin. Bien que j'aie un besoin si urgent de cet appareil, il est impossible présentement d'aller le chercher à Berlin [*Ibid.*, p. 165].

Enfin, il demandait « *avant toute chose* » « *des lits, des couvertures, des instruments de cuisine — le tout pour 20 000 internés* » (*Ibid.*, p. 166).

■ **Bergen-Belsen n'était pas un « camp de la mort »**

Cette lettre du 1^{er} mars est capitale. Car elle démontre que le commandant du camp se débattait — en vain, vu les conditions générales de l'époque — pour améliorer la situation des détenus. Or, si, vraiment, le camp de Bergen-Belsen avait été prévu pour être une usine de la mort lente commandé par un sadique, jamais J. Kramer n'aurait écrit cette missive alarmiste. Au contraire, il aurait été satisfait de la situation...

Dix-huit jours plus tard, sur ordre de ses supérieurs, R. Höss vint inspecter Bergen-Belsen afin de se rendre compte de la situation. J. Kramer se souvient : « *Il vit tout le camp et me dit que ce qu'il venait de voir aujourd'hui, il ne l'avait jamais vu nulle part auparavant* » (*Ibid.*, p. 167). Là encore, à supposer que Bergen-Belsen ait été une usine de la mort lente, R. Höss aurait dû être satisfait ; il aurait même dû féliciter le commandant pour être parvenu à organiser un tel centre d'extermination. Mais ce n'est pas ce qui arriva, bien au contraire. J. Kramer poursuit :

Nous retournâmes au bureau et eûmes une conversation pour essayer de réfléchir et de trouver des moyens d'améliorer la situation. Mes propositions furent de cesser [l'arrivée] de tous les nouveaux convois [...]. Nous discutâmes de l'utilisation du matériel qui était là pour l'érection de nouvelles baraques. L'idée était de construire 40 baraques et d'y loger dans chacune 100 détenus. L'Obergruppenführer décida d'envoyer ici et sur-le-champ un télégramme [...] [*Ibid.*, p. 167].

C'est bien la preuve que les autorités se souciaient de la situation et souhaitaient prendre des mesures urgentes.

Un cliché jamais montré : la cuisine « B » de Bergen-Belsen peu après la libération du camp. Les internés visibles ont eu la chance d'échapper à la maladie et de trouver suffisamment de nourriture jusqu'à la fin. Dans les camps comme partout, des groupes se sont formés qui ont su s'organiser pour survivre (cliché publié dans *Belsen Uncovered...*, dernières pages).



■ *La crise du ravitaillement s'aggrave...*

Mais la situation s'aggrava encore. Lors du procès de Belsen, celui qui, du 12 au 28 mars 1945, s'était occupé des cuisines et des magasins de ravitaillement au camp, expliqua : « A partir du 23 mars, le ravitaillement en pain devint très irrégulier, à cause des raids aériens » (*Ibid.*, p. 475). Contre-interrogé par l'Accusation, il précisa : « Nous eûmes assez de pain jusqu'à la mi-mars [J. Kramer était parvenu à s'en procurer à Hambourg, voy. plus haut], mais alors le problème du ravitaillement devint plus aigu, et à partir du 22 ou de 23 mars, pratiquement plus de pain du tout n'arriva (practically no bread arrived at all) » (*Ibid.*, p. 477).

■ *... alors que le camp est de plus en plus surpeuplé*

Dans la première semaine d'avril, J. Kramer demanda à ses supérieurs s'il devrait évacuer le camp au cas où le front se rapprocherait. Un adjoint d'Himmler, Glücks, lui répondit que les autorités « ne comprenaient pas [ses] messages puisque Himmler avait donné des ordres selon lesquels 30 000 prisonniers allaient être transférés à Belsen » (*Ibid.*, p. 167). On imagine aisément quelle fut la réaction du commandant du camp. A son procès, il déclara :

J'eus un entretien avec un commandant de l'Air, le général Boyneburg, qui me demanda quels étaient mes plans en cas d'évacuation ; je lui dis qu'il n'était pas question d'évacuation parce que des ordres nouveaux m'imposaient de me tenir prêt à recevoir plus de prisonniers. Je lui dis que mon camp était déjà surpeuplé et, qu'en tant que général, il aurait peut-être plus d'autorité et pourrait m'aider. En ma présence, il téléphona aux autorités supérieures à Hanovre et parla à un général qui était là-bas, l'entretenant de ces 30 000 prisonniers additionnels. Hanovre lui répondit qu'il

connaissaient l'ordre d'Himmler à propos de ces nouveaux prisonniers, et que si mon camp n'offrait pas assez de place, il aurait à s'occuper de les loger dans des baraques à Bergen, et que si c'était encore insuffisant, alors le camp de Münster, à environ 20 km de là, devrait être utilisé. Le général Boyneburg dit à Hanovre qu'il y avait encore des soldats dans les baraques ; il reçut l'ordre d'évacuer les baraques et des les apprêter [*Ibid.*, p. 167].

Une solution semblait donc avoir été trouvée. Mais la suite vaut la peine d'être racontée. J. Kramer poursuivit ainsi :

Une fois la communication avec Hanovre terminée, le général Boyneburg me demanda si je connaissais la date d'arrivée de ces transports. Cette conversation eut lieu le 2 ou le 3 avril et le 4, le premier transport arriva. Jusqu'au 13 avril, les transports arrivèrent nuit et jour. En plus de ces 30 000 prisonniers, je devais recevoir les commandos de travail venus de plusieurs autres endroits, si bien que tout compris, le total devrait atteindre environ 45 000 [personnes]. Jusqu'au 13 avril, 28 000 personnes arrivèrent. Quand le premier transport arriva, les baraques [de Bergen] n'étaient pas libres et le commandant me demanda d'accueillir le premier convoi pendant qu'il s'occuperait de libérer les baraques le plus vite possible. Au lieu d'être capable de diminuer l'effectif de mon camp selon mon plan, je fus contraint d'accueillir toujours plus de le surcharger. Ces transports venaient du camp de Dora, et Hoessler, qui s'occupait du camp n° 2 [un petit camp aménagé comme une annexe de Bergen-Belsen] prit les 15 000 derniers [arrivants] [*Ibid.*, pp. 167-8].

Interrogé pour savoir ce qu'il fit afin de nourrir ces déportés du camp n° 2, J. Kramer répondit :

Je ne pouvais rien leur donner du tout parce que les réserves dont je disposais étaient des réserves pour une certaine

période et qu'elles étaient destinées aux prisonniers de mon propre camp [*Ibid.*, p. 168].

■ **Les attaques aériennes empêchent tout ravitaillement**

Certains pourront répondre qu'avec ses cinq camions, il pouvait se débrouiller pour obtenir du ravitaillement dans les environs. Mais c'est oublier qu'à l'époque, les avions alliés attaquaient et détruisaient tout ce qui se déplaçait. Le 22 mars, J. Goebbels écrit :

Impossible d'emprunter les routes de campagne, à l'ouest, sans être attaqué par des chasseurs-bombardiers. La supériorité aérienne de l'ennemi est telle que nous ne pouvons même plus nous déplacer en auto sur nos propres routes*.

De son côté, un fonctionnaire du CICR écrit dans un rapport :

Les derniers jours furent marqués par des attaques constantes d'avions sur les petites villes et les routes [...]. Des centaines de voitures carbonisées, des cadavres de chevaux et des douzaines de cadavres humains, pour la plupart des réfugiés allemands, gisaient à droite et à gauche de la route. J'ai vu et pensé des détenus qui avaient été blessés par des attaques en piqué**.

Citons également le Grand-Amiral Dönitz qui, dans ses mémoires, relate :

Des colonnes de réfugiés obstruaient les routes à partir de Plön, avec des véhicules militaires surchargés de blessés,

* Voy. J. Goebbels, *op. cit.*, p. 233.

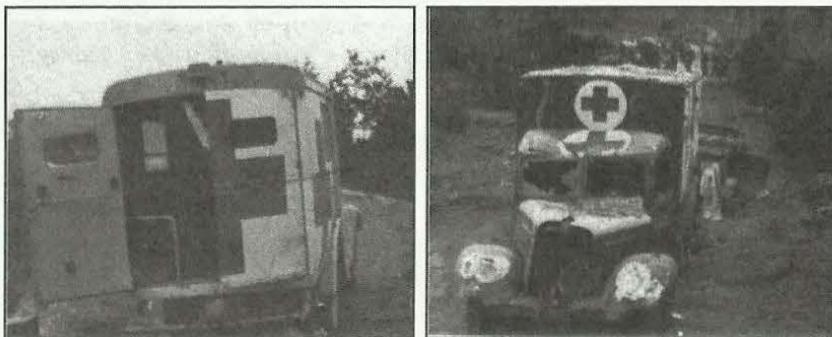
** Voy. *Documents sur...*, p. 128.

de soldats et de civils. Les chasseurs anglo-américains les mitraillaient, causant des morts et des blessés. A leur apparition les paysans quittaient leurs champs pour s'abriter*.

Dès lors, ce qui devait arriver arriva : les camions du camp de Bergen-Belsen furent eux aussi détruits lors d'un trajet. A son procès, J. Kramer expliqua :

Obtenir de la nourriture [début avril 1945] était quasiment impossible parce que le front était rompu, et en plus de cela, le transport était très difficile. Mes propres camions furent réduits en pièces lors d'attaques en piqué juste avant l'arrivée des Alliés, donc tout ce qui me restait était un simple camion [*The Belsen Trial...*, p. 168].

Les avions alliés attaquaient tout ce qui bougeait sur les routes. Ci-dessous : images d'un convoi sanitaire allemand détruit en France en 1944 (voy. Alfred M. de Zayas, *The Wehrmacht War Crimes Bureau, 1939-1945* [Univerwsity of Nebraska Press, 1989], p. 197).



* Voy. Grand-Amiral Dönitz, *Dix ans et vingt jours* (éd. Plon, 1959), p. 349.

■ Une situation d'apocalypse

Il n'y avait donc plus rien à faire pour le camp n° 2 et ses milliers de prisonniers. Et même au camp principal, la situation était apocalyptique. L'eau manquait à tel point que, la dernière semaine, on l'utilisa uniquement pour la cuisine . il n'était plus question de se laver dans un camps où séjournèrent de nombreux malades du typhus*. On ne sera donc pas surpris qu'une SS qui avait travaillé à Bergen-Belsen ait déclaré plus tard : « *Lorsque je revins au camp pour la troisième fois [sur la fin], je ne me suis pas sentie bien, à cause de l'horrible odeur* » **.

Comme nourriture, il n'y avait plus qu'un peu de soupe. Un accusé, Karl Francioh, qui travailla dans les cuisines du camp des femmes en avril 1945, raconta :

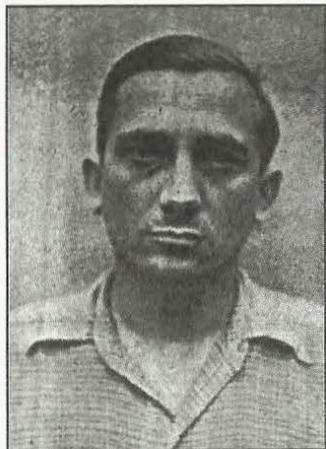
Au cours de ma période d'activité, [les prisonnières recevaient] un litre de café le matin, mais pas toujours ; pour déjeuner, un litre de soupe ; et pour le dîner la même chose. Parfois, il y avait du pain deux fois la semaine, parfois pas du tout, et dans la dernière période, il n'y avait plus de pain [*Ibid.*, p. 295].

La situation était telle que la cuisine dut être gardée par plusieurs hommes*** afin d'empêcher le vol du peu qu'il y restait.

* « *Dans la dernière semaine, nous utilisâmes l'eau [...] pour la cuisine, mais il n'y avait plus d'eau pour se laver* » (déclaration de J. Kramer à son procès ; *Ibid.*, p. 162).

** Déclaration de Herta Ehlert au procès de Belsen ; *Ibid.*, p. 229.

*** « *several [guards] stood round the kitchen* », déposition de K. Francioh (*Ibid.*, p. 296).



Karl Francioh. Il témoigna que, dans les dernières semaines, le camp n'était quasiment plus ravitaillé en nourriture. Il fut condamné à mort et pendu.

Au camp des hommes, c'était pis. Interrogé pour savoir si, dans les derniers jours, la nourriture avait été suffisante, un ancien déporté, Josef Trzos, répondit : « *Non. On reçut seulement 300 litres de soupe pour 800 personnes dans notre block* » (*Ibid.*, p. 465). Propos qui furent confirmés par un autre ancien déporté, Antoni Aurdzieg, celui ayant déclaré : « *A Belsen, il n'y avait pas de pain, et nous recevions un demi-litre de soupe par jour* » (*Ibid.*, p. 469).

Là aussi, la situation était telle que des mesures exceptionnelles durent être prises : ainsi, lors de la distribution de nourriture dans un block de malades, *chaque* fenêtre et *chaque* porte devait être gardée afin d'empêcher l'intrusion

d'autres déportés affamés cherchant à voler la maigre pitance*. Paroxysme de l'horreur : même la morgue dut être gardée, parce qu'un cas de cannibalisme y avait été

* « — Quelles étaient vos devoirs pendant la distribution de nourriture ? — D'empêcher les prisonniers de percevoir une deuxième ration et d'empêcher les hommes des autres blocks de pénétrer dans notre block pour percevoir de la nourriture [...]. Je gardais les fenêtres et les portes [...]. Je n'étais pas seul ; il y avait 15 ou 20 [gardes], parce qu'un homme devait se tenir à chaque fenêtre. — Est-ce que beaucoup de gens tentèrent d'entrer dans le block ? — Bien sûr. » (déposition de Medislaw Burgraf, *Ibid.*, pp. 460-1 et 463).

enregistré. Un déporté avait pénétré de nuit dans le bâtiment et prélevé « *les parties d'un corps* »*.

■ J. Kramer baisse les bras

Face à cette situation devenu totalement ingérable, J. Kramer baissa les bras. C'est à cette époque qu'il eut une conversation avec H. Ehlert sur l'augmentation du taux de mortalité dans le camp. Nous avons vu que dans une déposition préliminaire, H. Ehlert accusa le commandant de lui avoir dit : « *Laissons-les mourir ; qu'est-ce que ça peut vous faire ?* ». Lors des audiences, toutefois, elle se ravisa ; J. Kramer, déclara-t-elle, lui avait répondu : « *Laissons-les mourir ; on n'y peut rien ; mes mains sont entravées* »*, ce qui est, vous en conviendrez, très différent. Ce revirement de l'accusée était conforme à la justice. En vérité, J. Kramer ne fut ni un sadique, ni un criminel, ni même un homme qui considérait la mort des prisonniers avec désinvolture ; il fut le commandant d'un camp-hôpital surpeuplé dans un pays où régnaient des conditions apocalyptiques, où les lits, les couvertu-

* Voy. la déclaration que J. Kramer rédigea après sa capture. Il écrit : « *Je me rappelle relativement bien un cas de cannibalisme. On m'a averti qu'un prisonnier était entré dans la morgue et que les parties d'un corps manquaient. J'ai posté un garde près des cadavres durant la nuit et, cette même nuit, le garde arrêta un homme qui s'approchait d'un corps. L'homme fut arrêté, mais avant que je n'aie pu l'interroger le matin suivant, il se pendit. Je ne pourrais pas dire s'il y eut d'autres cas de cannibalisme, mais les nuits qui suivirent, j'ai posté un garde devant la morgue* » (Voy. la déclaration de J. Kramer, reproduite dans *The Belsen Trial...*, appendice III, p. 735.).

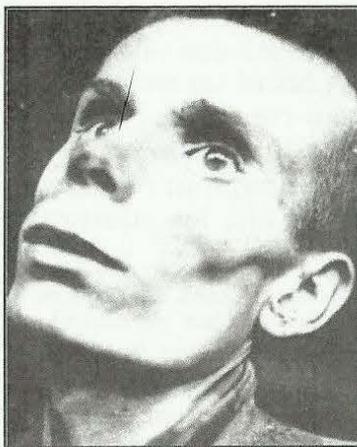
** « *Let them die ; we cannot do anything about it ; my hands are tied* ». *Ibid.*, p. 229.

res, les vêtements, le matériel médical, les médicaments et la nourriture faisaient défaut. Totale­ment impuissant, il resta jusqu'à la fin conformément aux ordres qui lui avaient été donnés et livra finalement son camp aux Anglais.

■ **Les Alliés saisissent l'occasion d'alimenter leur propagande à base d' « atrocités »**

Lorsque, après avoir visité les lieux et vu la crasse, la misère, les cadavres..., l'un d'entre eux lui lança : « *Vous avez bâti un bel enfer ici* » (You've made a fine hell here), J. Kramer répondit : « *C'en est devenu un dans les derniers jours* » (It has become one

in the last few days)*. Mais cette vérité n'intéressait pas le vainqueur. Les Anglais avaient promis la liberté au commandant de Bergen-Belsen ; toutefois, lorsqu'ils virent l'état du camp, et qu'ils comprirent le parti que leur propagande de guerre pouvait en tirer, tout changea. J. Kramer fut appréhendé, enchaîné, contraint de poser au milieu des cadavres. C'est ainsi que de simple commandant dépassé et impuissant, dont le nom aurait rapidement dû être oublié, il devint l' « *homme au cœur de pierre* »,



Un jeune typique photographié à Belsen en 1945. Ce cliché fit le tour du monde...

* Voy. Derrick Sington, *Belsen Uncovered* (Duckworth, Londres, 1945), p. 18.

le « *plus immonde des bourreaux* », celui qui conviait les femmes allemandes à danser autour des bûchers... Et un demi-siècle plus tard, la même propagande continue : les clichés de Bergen-Belsen sont toujours montrés *hors contexte* afin de « prouver » la « barbarie nazie ».



Panneau mis à Bergen-Belsen par les Anglais en 1945. On lit :

VOICI LE SITE DE
L'INFÂME CAMP DE CONCENTRATION DE BEL-
SEN
Libéré par les Britanniques le 15 avril 1945

10 000 MORTS NON ENTERRÉS FURENT TROUVÉS ICI
13 000 AUTRES SONT MORTS DEPUIS
TOUS VICTIMES DE
L'ORDRE NOUVEAU ALLEMAND EN EUROPE,
ET UN EXEMPLE DE LA KULTUR NAZIE